

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 10, Number 1

March/Mars 2014

**The Past as Prologue:
Deconstructing South Africa's Liberation History**

GARTH LE PERE

**Lorsqu'on combattait « l'axe du colonialisme Alger-le Cap » :
en hommage à Nelson Mandela**

HASSAN REMAOUN

The Maghreb on the Eve of the Arab Uprising

EMMA MURPHY

Les indépendances africaines : Vues de Côte d'Ivoire

MAHMOUD ARIBA

Challenging the Eurocentric View of History

LANSANA KEITA

**Le Mouvement national au Maghreb :
le temps des acteurs politiques**

AMAR MOHAND-AMER

ISSN: 0851-7592



CODESRIA

Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone

Hassan Remaoun

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistante éditoriale

Nadéra Benhalima

Text layout / Mise en page

Konjit Belete

Cartoon design / Artiste

Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana

Tade Aina, Carnegie Corporation, New York

Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France

Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco

Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin

Thandika Mkandawire, London School of Economics and Political Science, London, UK

Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal

Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania

Paul Tiyambe Zeleza, Bellarmine College of Liberal Arts, Loyola Marymount University, Los Angeles

© CODESRIA 2014. All rights reserved.

The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are to facilitate research, promote research based publishing and create multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist* and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, reviews of articles and essays that are in line with the above objectives. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of the reviews is 2,000 words, with occasional exceptions of up to 3,000 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Contributions should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN.

Contributions are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on CD in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for inclusion in the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the *Review* in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to the Editorial Office:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies (FSS)
P.O. Box 25864 Code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: +251-11-6297888/91
E-mail: arb.fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL

(in US Dollar)

(en dollars US)

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, CP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: codesria@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2014. Tous droits réservés.

Les opinions exprimées dans les numéros de la *Revue Africaine des Livres* sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani*, qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie*; la *Revue Africaine des Relations Internationales* et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la revue *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique*, ainsi que la *Revue Africaine des Médias*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont diffusés par l'intermédiaire des « Documents de travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. À ce titre, la *Revue* souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres selon les objectifs ci-dessus. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les contributions est de 2 000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les contributions devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et ISBN.

Les contributions devront être envoyées par courrier électronique de préférence en tant que fichier attaché. Si elles sont envoyées par poste, elles devront être accompagnées d'une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu de leur plus récentes publications) qui pourra être insérée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la *Revue* dans laquelle paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes-rendus) devront être envoyées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir ORAN, BP 1955 El Menaouer
Oran, Algérie

Tel: +213(0)-41-560473 à 76 / Fax: +213(0)-41-560463
E-mail : ral@crasc.org / crasc@crasc.org
www.crasc.org

Contents/ Sommaire

Garth le Pere	The Past as Prologue: Deconstructing South Africa's Liberation History	4
Emma Murphy	The Maghreb on the Eve of the Arab Uprising	6
Lansana Keita	Challenging the Eurocentric View of History	8
Shadreck Chirikure	Power Imbalance and Unequal Benefit at UNESCO World Heritage Sites?	9
Mustafa Kemal Mirzeler	Investigating the Investigator	11
Hassan Remaoun	Lorsqu'on combattait « l'axe du colonialisme Alger-le Cap » : en hommage à Nelson Mandela	12
Mahmoud Ariba	Les indépendances africaines : Vues de Côte d'Ivoire	13
Amar Mohand-Amer	Le Mouvement national au Maghreb : le temps des acteurs politiques	16
Lamya Tennici	Pierre et Claudine Chaulet : l'Engagement pour une vie en Algérie	17
Kahina Bouanane-Nouar	Une Afrique entre rupture et continuité : de l'enfance à l'âge adulte	19
Kamel Chachoua	À travers la traversée	20

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

MAHMOUD ARIBA est enseignant-chercheur à l'Université d'Oran, Algérie. Il travaille sur les questions relatives aux sciences de l'éducation et politiques. Il a publié : « Etat et devenir des sciences de l'Education en Algérie », in *l'Algérie 50 ans après : état des savoirs en sciences sociales et humaines* ; « L'éthique, entre conviction et « effet d'époque » : le rôle de l'éducation » in *Maghreb et sciences sociales 2011* ; et *Marges, normes et éthique*, Etudes, Document, L'Harmattan, Paris, 2011.

KAHINA BOUANANE-NOUAR est Maître de conférences à l'université d'Oran, spécialité littérature francophone et comparée, et s'intéresse actuellement à la littérature subsaharienne et récemment orientale en termes de mémoire de réécriture et aussi d'Histoire dans le vécu et les imaginaires. Elle a publié : « L'esthétique de la folie au sens « sur-réaliste » et sa dynamique dans l'espace de l'écriture », in *Topique, Revue Freudienne*, « Le Surréel et L'Inconscient », dans *L'Esprit du Temps*, n° 119, Juin 2012 et « L'Eloge de l'Afrique » in *Africa Review of Books/ Revue africaine des livres*, Vol 9 N°1, mars 2013.

KAMEL CHACHOUA est chargé de recherches au CNRS (à l'Institut d'Etudes et de Recherches sur le Monde Arabe et Musulman à Aix En Provence, France) et chercheur Associé au Centre National de Recherches Préhistoriques, Anthropologiques et Historiques (CNRPAH) à Alger. Il a coordonné récemment deux ouvrages collectifs au CNRPAH à Alger, *L'émigration algérienne en France : un cas exemplaire*, en hommage à Abdelmalek Sayad (1933-1998), Alger CNRPAH, 2012, et, *L'Algérie Sociologique*, en hommage à Pierre Bourdieu (1930-2002), Alger, CNRPAH, 2012.

SHADRECK CHIRIKURE graduated with a PhD from the Institute of Archaeology, University College London, in 2005, he is interested in heritage management in contemporary Africa, with a particular emphasis on community involvement and empowerment. Currently, he lectures at the University of Cape Town in South Africa.

LANSANA KEITA is Professor of Economics and Philosophy at Kwara State University, Nigeria. He is the author of *Science, Rationality, and Neoclassical Economics*, *The Human Project and the Temptations of Science*, and editor of *Philosophy and African Development: Theory and Practice*.

GARTH LE PERE is Visiting Professor in the Department of Political Sciences at the University of Pretoria in South Africa and a Senior Associate of the consulting firm Gabriel & Associates.

MUSTAFA KEMAL MIRZELER is Associate Professor of English, African oral traditions, anthropology, and Turkish and Kurdish folklore and literature at Western Michigan University. Since 1994, he has made a number of research trips to East Africa, specifically northern Uganda and northern Kenya, for the purpose of conducting ethnographies on oral traditions.

AMAR MOHAND-AMEUR est Maître de recherche au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle, CRASC, Oran, enseignant à l'Université d'Oran et Directeur-adjoint du comité de rédaction d'*Insaniyat*. Il a publié : « L'Union générale des travailleurs algériens (UGTA) dans le processus de transition (1962-1963) », in *Les indépendances au Maghreb*, Amar Mohand-Amer et Belkacem Benzenine (dir.), « Les déchirements du Front de libération nationale à l'été 1962 », in *Histoire de l'Algérie à la période coloniale, 1830-1962*, Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, OuanassaSiari-Tengour, et Sylvie Thénault (dir.).

EMMA MURPHY got her PhD at Exeter University on the economy of the Israeli occupation of the West Bank. She has engaged since in various research projects on the Middle East, including the Arab uprisings. She is currently Head of the School of Government and International Affairs at Durham University and co-editor of the journal *Mediterranean Politics*.

HASSAN REMAOUN est enseignant à l'Université d'Oran et chercheur au Centre de Recherche en anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC, Algérie). Editeur francophone de la *Revue Africaine des Livres* et membre du comité de rédaction de la revue *Insaniyat* (CRASC), il est connu pour ses travaux sur le mouvement national algérien et sur les questions de mémoire et d'histoire de l'Algérie contemporaine.

LAMYA TENNICI est doctorante en Sociologie de la Santé. Elle est chercheuse au Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC, Oran) et collabore avec l'Unité de recherche en sciences sociales et santé (GRAS, Oran). Elle travaille actuellement sur les rapports entre la santé et le travail et les logiques des acteurs (patients et malades face au cancer).

Africa Review of Books (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La Revue Africaine des Livres (ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

The historiography of the African National Congress (ANC) and the South African Communist Party (SACP) will always be subject to contestation. Their moral battle for freedom and justice was, of course, arrayed against the ideological shibboleths of a heinous and noxious regime. However, in the operational milieu of struggle, they were up against an elaborate state apparatus of coercion and violence buttressed by a legally-sanctioned infrastructure of repression, intimidation, and torture which was capable of carrying out murderous acts against apartheid's opponents or silencing them through draconian laws.

Thus, when the ANC and the SACP were forced into exile and the SACP declared its resort to armed struggle in December 1960 with the setting up of the joint armed wing Umkhonto we Sizwe (MK – The Spear of the Nation) in July 1961, they perforce had to function under a penumbra of secrecy, intrigue, paranoia, and internal power tussles as their flanks were increasingly exposed to betrayal, factionalism, intelligence failures, and infiltration. Whether the relationship between the ANC and SACP in reality was symbiotic or dialectical – or a combination of both – is a subject that continues to provoke debate and stir passions, often in a manner that is highly tendentious and partisan. It is well known that senior ANC leaders were also members of the SACP and President Mandela's professed SACP affiliation is subject to differing interpretations. Ellis's book thus falls into the genre of historical scholarship that seeks to unearth the exact nature of this highly controversial relationship as it took shape in the crucible of the formative exile years from 1960 to 1990.

The essential ambition of this book is to demonstrate – through careful analysis and meticulous scholarship – that the SACP was able to penetrate the very sinews and marrow of the ANC in exile to the point where mainly white communists were able to exercise a much more profound but undue organisational, ideological, and political influence over the ANC than is usually conceded. *Ex hypothesi*, it would seem then that this influence has continued to shape the ANC's style of governance since coming to power in South Africa in 1994 and helps to explain its many pathologies as a ruling party.

The book under review is a sequel to an earlier work, *Comrades Against Apartheid: The ANC and the South African Communist Party in Exile*, which was published in 1992 and co-authored with an ANC and SACP member under the pseudonym of Tsepo Sechaba. This book seeks to fill the lacunae in the broader narrative because, at the time of writing *Comrades Against Apartheid*, Ellis says that '...the ANC and SACP had been remarkably successful in preventing information about their own past from being publicly known, other than sanitised versions that they released for public consumption' (p. 310). In this much more extensive and richer

The Past as Prologue: Deconstructing South Africa's Liberation History

Garth le Pere

External Mission: The ANC in Exile, 1960-1990

by Stephen Ellis

Hurst & Company, 2012, 384pp, ISBN: 978-1-84904-262-8

analytical and historical enterprise, Ellis seeks to expose the mythology of the ANC and the narrative of SACP's struggle as he interprets it.

In a lively polemic which he stirred in the pages of South Africa's *Mail & Guardian*, Ellis claimed that '[s]uccessive ANC governments have done everything to burnish the myth of the armed struggle, which was always more theatrical than real' (3 January 2014). In Ellis's view, the battle of Cuito Cuanavale, where Cuban and Angolan forces purportedly defeated the might of the South African defence force, is a case in point (p. 296). Moreover, he holds that '[t]he ANC doesn't just spin the latest news – it suppresses key historical facts and invents others' (*Mail & Guardian*, 24 January 2014). In going about his exposé, Ellis has consulted archival sources in Botswana, Germany, Ghana, and the UK, but the most extensive material comes from South Africa, spread across six cities and one suburb and eight institutions. And some of these sources have only recently been made available. A substantial nine page bibliography of published books, chapters, articles and diverse newspapers and magazines is complemented by unpublished manuscripts. Hence, despite its controversial and often coldly dispassionate nature, this book of eight chapters must be taken seriously as it takes the reader through a chronologically arranged but often very disturbing tour of the critical years of struggle from 1960-1990.

In setting the scene in the opening chapter, entitled 'Call to Arms', Ellis frames the basic organisational and normative logic of the struggle. Here, we see the influence of white communists such as Arthur Goldreich and Percy 'Jack' Hodgson, who had military experience, but there is also the roles played by SACP Central Committee members Yusuf Dadoo, Michael Harmel, Joe Mathews, and Vella Pillay in shaping relations with Moscow and Beijing. While not totally eschewing links with China, the strategic tilt towards the Soviet Union came in the vortex of the onset of the Cold War and Moscow's unequivocal and greater material support for Africa's liberation movements. Moreover, Marxist-Leninist ideology retained an explanatory resonance for South Africa



as a case of 'colonialism of a special type' (p. 16). A critical turning point was a SACP meeting in December 1960 outside Johannesburg, which was attended by the likes of Nelson Mandela, Walter Sisulu, and Govan Mbeki (the father of Thabo Mbeki). While the meeting discussed the state of emergency and the banning of the ANC, the real significance according to Ellis was the inauguration of the armed struggle and the birth of Umkhonto we Sizwe or MK (even though this was opposed by Moses Kotane, General Secretary of the Communist Party of South Africa, as it was then called). Remarkably, the ANC president at the time and Nobel Peace Laureate, Albert Luthuli, and other senior colleagues were unaware of the agreement to resort to armed struggle. At this point, Ellis enters the debate about Mandela's alleged membership of the SACP. His semantic deconstruction and deductive reasoning (pp. 21-23) does nothing to discredit the widely held view that this was more of a tactical ploy than a strongly held ideological conviction on the part of Mandela. The SACP ideologue and strategist, Joe Slovo, could therefore complain after Mandela's Africa tour in January 1962: 'We sent Nelson off to Africa a Communist and he came back an African Nationalist' (p. 33). Mandela's real or alleged SACP membership is really much ado about nothing by Ellis. It seems rather cynical to suggest that African nationalists in the ANC were co-opted into the SACP's Central Committee simply so that they could serve the instrumental end of communists taking control of MK and the armed struggle.

This notion then helps to feed Ellis's thesis of the SACP as the force and *deus ex machina* behind the ANC in exile and in the ensuing chapters he tends to be quite persuasive. In the next chapter, 'External Mission', Ellis shows that the ANC in exile was undergoing testing times. He says: 'Not only was the ANC almost penniless, but it was struggling to set up an effective administration abroad' (p. 45). By contrast, the SACP was increasing its hold and leverage over the ANC because of its close links with Moscow and access to privileges such as bursaries to the Lenin school (p. 48). This is also where Ellis introduces several of the controversial issues which form some of the critical and revisionist aspects of the book. For

example, the commander of the Kongwa camp in Tanzania, Ambrose Makiwane, is said to '...sometimes come home roaring drunk and force the cadres to do military exercises in the middle of the night, lashing out at them with a sjambok [a heavy whip]' (p. 53). Moreover, camp life was rife with homosexuality and Xhosa-Zulu tribal friction. Joe Modise, who was to become Mandela's first Minister of Defence, emerged as a villainous and very divisive figure in camp life. By the late 1960s, the SACP was also beginning to evolve its own security networks for gathering intelligence, especially since the apartheid regime's own security services were proving increasingly capable and adept at using ANC rank-and-file as agents to extract information. Another important event of this period was the 'Wankie and Sipolilo campaigns' in then Rhodesia in 1967-68, which is often romanticised in ANC annals and '...hailed by the ANC as a success' (p. 63). What started out as a collaborative military exercise between MK and the Zimbabwe People's Revolutionary Army, with the ultimate aim of carving an infiltration route into South Africa, '...was notable for its lack of planning' (p. 62) and '... was a resounding military failure' (p. 70), such that MK suffered 48 fatalities at the hands of better trained Rhodesian forces.

The disillusionment of the Rhodesian campaigns was followed by a memorandum written by one of its veterans, Chris Hani, who alleged that the ANC in exile was suffering from a 'deep crisis' of leadership. He pinpointed its army commander, Joe Modise, and the secretary-general, Duma Nokwe, as most culpable for the ANC's parlous state of affairs (p. 69). A possible response led by the SACP Central Committee was to open ANC membership to all races in order to increase the leadership pool and hence the importance of the Morogoro Conference that took place in Tanzania in April 1969: Coloureds (of mixed descent), Indians and whites could now formally join the ANC but could not serve on its central decision-making structures. The creation of a new body, the Revolutionary Council, to steer the armed struggle was especially salutary for the SACP since Council members would include all minority groups. The Party further triumphed with the adoption of the strategy and tactics document authored by Joe Slovo which mapped new political and military contours that would increase the involvement of the urban masses in the liberation struggle (p. 77). The SACP's guiding role with regard to the ANC was further augmented after Chris Hani and Thabo Mbeki became '...the youngest-ever members of the Central Committee' (p. 82). Ellis is careful to document ANC and SACP developments in exile in the context of political events in South Africa and internationally. At the time when apartheid was increasingly subject to international opprobrium and a growing sanctions regime, its architects were turning the state into an expansive bureaucratic system of security

management and police control with the collusion and backing in particular of the United States. After Marxist and pro-Soviet regimes came to power in Angola and Mozambique, the South African government launched a region-wide economic and military destabilisation campaign under the guise of an anti-communist offensive to check Soviet expansionism.

The ruling MPLA and FRELIMO parties in Angola and Mozambique, respectively, were friendly and supportive of the ANC; so much so that the ANC was able to set up major camps for new MK recruits, crucially following the massive influx of young men and women after the Soweto students' uprising in 1976. Ellis thus devotes the entire chapter four to 'New Strategies'. He pays special attention to the most important camp at Novo Catengue in Angola. Not only were there '...frequent allegations of sexual abuse of women by camp officials' (p. 119), but in what is now part of ANC folklore, the Black September incident in 1977 resulted in as many as 500 people being affected by food poisoning with word spreading '...that the incident was the work of enemy agents...' (p. 120). Meanwhile, a study tour of Vietnam in October and November 1978 was led by Oliver Tambo and included Slovo, Modise and others. Slovo, as a stalwart of the SACP, came away most impressed believing '...that political struggle should be the basis of armed struggle' (p. 123). This led to the increasing use of 'armed propaganda' by way of dramatic sabotage attacks against the apartheid regime, together with popular mobilisation and international isolation, as the three main pillars of struggle. Thus on 1 June 1980, MK launched a spectacular attack on Sasol's oil facility (p. 138). Ellis goes on to show the deleterious effects of international isolation and sanctions not only in the areas of sports and culture but also as a result of the arms and oil embargos. The apartheid state, moreover, was in the throes of a fiscal crisis starting in 1985. Chase Manhattan Bank refused to extend existing loans, and since the government was spending between 25 and 30 per cent of its budget on security and defence by 1987-88, '...it had been close to bankruptcy' (p. 231). For Ellis, these impacts were much more consequential in apartheid's demise than the ANC's desultory armed struggle (p. 301).

For his part, the ANC attempted to build its own security and intelligence capacity following the huge influx of new recruits and turned to East Germany's security service or Stasi for the purpose (p. 152). It is equally revealing that for training in urban guerrilla warfare and bomb-making, the ANC sought the help of the Irish Republican Army (pp. 137-38). In exile, the ANC also built detention facilities to house a growing number of security suspects, dissidents, and mutineers in its ranks. The most infamous was the Quatro camp in Angola at a time when ANC camps were increasingly exposed to air raids by the South African Air Force (p. 154). The ANC was becoming

more vulnerable to infiltration by apartheid's security agents who made such raids possible (pp. 197-204). According to Ellis, this period from the mid-1980s marks a heightened paranoia among camp commanders not only to brutally control the rank-and-file but also to assassinate those considered to be traitors, such as what happened to Tennyson Makiwane in June 1980 (p. 155). What complicated an already fraught environment was the surge in corruption. Financial corruption took the form of illicit money-making by senior ANC officials and the theft of donor money from Scandinavian governments (pp. 162-63). But there was also involvement in car-theft rackets. Ellis writes equally damningly that '[s]ome ANC members in the frontline states were in contact with car thieves inside South Africa, taking delivery of stolen vehicles once they had been driven over the border' (p. 162). Besides car theft and with the blessing of senior leaders, ANC personnel were further involved in drug smuggling and illegal diamond dealing (p. 163). Joe Modise's name again surfaced as a figure that was at the centre of all this corrupt and criminal activity (p. 167). These are serious allegations indeed and are sure to stir the hornet's nest.

The next historic turning point is captured in chapter six, 'War among the People' with a rising crescendo of township violence and protests starting in 1984. The United Democratic Front (UDF) was established as an organisational channel for township anger and popular resistance but also emerged as a sympathetic and politically-aligned ally of the exiled ANC, even though Ellis avers that '...the ANC hierarchy was often quite suspicious of the UDF' (p. 211). Further adding to the internal combustion was the ANC's difficult relationship with Chief Gatsha Buthelezi and his Zulu chauvinist movement, Inkatha. With the urban areas on fire and PW Botha's government declaring two states of emergency to quell the unrest, the SACP became more concerned about how it could strategically position itself on the right side of history, assuming that the ANC was the ruling party in-waiting. The first consultative conference since 1969 held at Kabwe in Zambia in June 1985 presented the SACP with an opportunity to do so. Most significantly, the conference agreed that minorities who up to then could only be members – would be allowed to sit on the ANC's highest decision-making organ, the National Executive Committee (NEC) (p. 218). This opened the way for senior communists such as Joe Slovo and Ronnie Kasrils to serve on the NEC, in Ellis's view thus '...reinforcing the Party's grip' (p. 219).

Ellis is very incisive in his portrayal of the changing international context. The symptoms that would result in the collapse of the Soviet imperium were becoming evident during the Gorbachev era with all that this portended for the SACP and ANC losing their primary ideological patron and source of financial support. A two-pronged approach was devised that was hardly complementary:

the ANC would pursue the path of negotiation led by Thabo Mbeki (p. 229), while the SACP would expand its insurrectionary activity within South Africa on the basis of the highly clandestine Operation Vula (pp. 233-34). Ellis is correct in observing that Operation Vula '...posed a clear challenge to Thabo Mbeki's plans to push on with negotiations' (p. 234).

Up to this point in the book, most troubling is Ellis's gratuitous portrayal of Oliver Tambo, the ANC President in exile who kept the disparate and fractious ANC/SACP family together through the force of his personality and quiet but effective leadership under most trying international circumstances. If Ellis had cared to read Luli Callinicos's authoritative *Oliver Tambo: Beyond the Engeli Mountains* (David Philip 2004), he would have been saved from egregiously wrong assessments of Tambo such as '...the perfect frontman...' whose '...manner was disarmingly mild...' and who '...could generally be relied on to deliver whatever speech was put in front of him by his aides...' (p. 219). That Callinicos's book is not listed in Ellis's bibliography is a major oversight by an otherwise thorough historian.

With South Africa's racial order feeling the effects of local election boycotts, marches and civil disorder, work stoppages, attacks on police stations and local collaborators, and direct confrontations with the army and police, there was even more of an imperative to break the impasse lest the country descend into civil war. This was when FW De Klerk made the dramatic gesture of releasing all political prisoners and unbanning the various formations of the liberation movement on 10 February 1990. An incongruous hallmark of the negotiations that followed between 1990 and 1994 was that it was one of the most politically-inspired violent periods in South African history, during which some 14000 South Africans lost their lives (p. 268). Nevertheless, the grand compromise and narrative of reconciliation which brought an end to apartheid and resulted in De Klerk and Mandela sharing the Nobel Peace Prize in 1993 set South Africa firmly and irrevocably on the course of a hopeful but challenging democratic transition.

However, it is in the interstices of South Africa's transitional dynamics that Ellis's argument starts to falter. If his depiction of SACP hegemony over the ANC in exile is quite convincing, it would seem that after the 'Homecoming' in chapter seven and the SACP having shot its strategic and tactical bolt in Operation Vula, that its influence over the ANC decidedly begins to wane. Certainly, senior SACP figures such as Joe Slovo, Ronnie Kasrils and others were key players during the negotiations but, once ensconced in power, it would appear that roles were reversed: the SACP was becoming more of a political appendage of the ANC (and some would argue, a strategic liability). Ellis does not enter this debate lest it dilute the thrust of his overall argument. He

does concede, however, that the SACP '...has had little influence within the alliance for the last two decades' (p. 299). If that is the case, it *a fortiori* begs the question of why it is so and which factors have conspired to cause this decline of SACP's influence?¹ Indeed, the transition to democracy in South Africa has spawned much more ideological and policy convergence between the ANC and SACP, such that both are committed to constitutional government, albeit under the rhetorical umbrella of promoting a 'national democratic revolution' and building a 'developmental state' on the basis of party vanguardism. To his credit, though, Ellis is correct in his observation that this vanguardism has resulted in other formations of the liberation movement being expediently '...written out of the historical narrative' (p. 299). This includes the UDF and the Black Consciousness Movement, both of which did much to keep the fires of resistance alive in South Africa when the apartheid state was at its oppressive worst in the 1980s.

But the problem of residual SACP doctrinal influence on the ANC will not simply disappear and requires further dissecting. Ellis can be challenged on several fronts here. For example, and as a measure of its ideological rigidity, he writes that '[t]he ANC in power has remained little interested in understanding the world as it is or has become' (p. 300). This is an astounding assertion for a party that can justifiably claim a progressive foreign policy that has positioned South Africa in the epicentre of world politics and international relations. Next, '...the ANC has blithely continued since 1994 to suppose that the rest of the world still has special regard for the ANC as the bearer of the moral torch' (p. 304). Yes and no. The ANC under the presidencies of Mandela and Mbeki enjoyed strong international support because the ANC had an unassailable moral claim to govern by virtue of its growing international legitimacy and its subsequent electoral victories. The strength of this moral currency has only recently depreciated with the poor administration, rising levels of corruption and misrule under President Jacob Zuma.

Overall, Ellis has succeeded in writing a '...history of power, centred on the ANC in exile' (p. 306). As a well-written and accessible book, it raises new questions about the ANC's past and advances different interpretations about critical historical events and the complex and diverse cast of characters who animated and gave life to these. Ellis is appropriately critical of the ANC's dissimulation of its past as an integral part of the process of constructing its own mythic character. Above all, he has marshalled an impressive vein of empirical, factual, and documentary evidence to make his case. That said and judging from his academic writing, Ellis has built something of a reputation for courting controversy and with this book he has certainly burnished that reputation. His detractors have been rather scathing in their denunciations of his work. In an opinion piece (*Business*

Day, 10 February 2014), Adekeye Adebajo, the Nigerian scholar who heads the think-tank Centre for Conflict Resolution in South Africa, accused Ellis of Afrophobia. Adebajo's strident critique of Ellis is based on the latter's controversial writing about Liberia and Sierra Leone's civil wars as well as Ellis's perceived patronising attitude about what needs to be done to rebuild Africa. Ellis can speak for himself, as he has done in responding to Thandika Mkandawire's accusation that his work on Liberia was 'poorly veiled racist'.²

However, for this reviewer, even though *External Mission* might contain many uncomfortable assertions and

unpalatable claims and sometimes suffers from polemical overkill, it is a book that should be engaged with on its scholarly merits. This is because Ellis has managed to excavate and elaborate certain neglected aspects of the ANC's exile and war experience. And as an exegetical exercise, he has elucidated the dominant and problematic dynamic of SACP influence over the ANC, delineating its main themes and actors as well as highlighting their inconsistencies, ambiguities, and human frailties. Ellis's book is thus certainly testimony to the philosopher Spinoza's famous maxim:³ 'All men certainly seek their advantage, but seldom as sound

reason dictates; in most cases appetite is their only guide, and in their desires and judgements of what is beneficial

they are carried away by their passions, which take no account of the future or of anything else.'

Notes

1. I owe this observation to Chris Saunders who reviewed Ellis's book in *Historia*, 58:2, 2013, p. 161.
2. See Thandika Mkandawire, 2002, 'The terrible toll of post-colonial "rebel movements" in Africa: towards an explanation of the violence against the peasantry,' *Journal of Modern African Studies*, 40:2, pp. 183-84. Ellis's response (2003) appears as 'Violence and history: a response to Thandika Mkandawire', *Journal of Modern African Studies*, 41:3, pp. 457-75.
3. A.G. Wernham, (ed.), 1958, *Spinoza: The Political Works*, Oxford: Clarendon Press, p. 93.



One of the interesting side effects of the uprisings across the Arab region, or more specifically of the locations and sequencing of those uprisings, has been the increased visibility of the Maghreb on the academic radar. Study of the North African countries – in the English language at least – had previously been the preserve of a relatively small contingent of scholars. This was due not least to the problem of language. To study diplomatic or political history, to engage with public sector organisations and political élites and to examine economic reports and civil society documents, having close familiarity with the French language was a must. Moreover, one aspect of the colonial legacy was the deposition of significant pertinent archives in France and a certain degree of French jealousy over its intellectual sphere of influence – mirror image of British academia's own claims over the study of the Mashreq and the Persian Gulf. The colonial carve up of territory had become a post-colonial partition of research interest.

To some extent, the American academic community managed to fill the gap. The American Institute for Maghrib Studies (AIMS) had established research centres in each country which provided visiting researchers with access to sources, archives and institutional connections, not unlike the British Academy-sponsored institutes in the eastern Mediterranean countries. But as Michael Willis explains in the introduction to this timely volume, the resulting scholarship – excellent as it often was – tended towards in-depth studies of individual countries. He is entirely right to argue that there has historically been little by way of systematic comparative study across the Maghreb countries, in terms either of political history or of political science. One notable exception (and interestingly absent from Willis' admittedly select bibliography) was Clement Henry Moore's *Politics in North Africa: Algeria, Morocco and Tunisia*, published in 1970. Much as Willis does, Moore began with an examination of

The Maghreb on the Eve of the Arab Uprising

Emma Murphy

Politics and Power in the Maghreb:
Algeria, Tunisia and Morocco from Independence to the Arab Spring

by Michael J. Willis

Hurst and Company, 2012, 410pp, £29.99, ISBN 978-1-84904-200-0

pre-colonial society, and then moved on to examine how the 'colonial dialectic' drove the format of post-colonial political development. Moore focused his study on the processes of political modernisation and institutionalisation, with a theoretical approach that was very much of its time and which, in retrospect, presented a rather rosy view of Tunisia's Bourguibist state as a success story. If it offered a credible first stab at a comparative study of the region, it was perhaps too much of an imposition of abstracted theories based on Western models to reflect the complexities and nuances of historically-grounded trajectories. More recent examples, such as Karim Mezran's *Negotiating National Identity: The Case of the Arab States of North Africa* (Rome, Antonio Pellicani Editore, 2002) or Lise Storm's *Prospects for Democracy in North Africa: Parties and Party System Institutionalization in the Maghreb* (Boulder, Colorado, Lynne Rienner, 2013) have updated the comparative effort, albeit with a focus on specific and narrow dimensions of political life – and on theories of nationalism and political parties rather than systems as a whole. Such was the setting for Michael Willis' volume, which offers a more rounded and inclusive story.

His claims for the book are even so quite modest. He presents it as 'a fairly comprehensive picture of political

dynamics', as 'a broad comparative text' which will set out the region's politics and modern history through consideration of political actors, themes and issues within a largely narrative and chronological approach. It is, he argues, 'effectively an introductory text for the study of the Maghreb, and therefore existing scholars are unlikely to find much that is novel or unknown to them in it' (p. 3). There is, he says, no substantive attempt to engage in theoretical discussions or to compare the Maghreb with other regions. This is simply a political history which privileges consideration of key themes of commonality and divergence between three Maghrebi countries – Algeria, Morocco and Tunisia.

The exclusion of Libya and Mauritania is justified by the sheer scale of the job at hand (p. 5). Whilst there is a logic here in terms of the practicalities of structuring the volume, it can represent an uncomfortable omission. Can we really understand the development of Bourguiba's African strategies, his machinations of Polisario's struggle with Morocco, or the failures of efforts at regional Maghrebi unity, if a major player such as Libya is to be considered only in passing? One cannot but help feel that, by addressing the really interesting questions regarding the determinants of the very substantive differences between the geographically peripheral

Maghreb countries and their more regionally important neighbours, the volume might have had still more instructive things to say about comparative study. But we must be fair to Willis. He readily acknowledges the limits of his project and actually does himself a disservice by suggesting that specialist scholars can learn nothing from his book. The focus on three countries allows detailed treatment and gives coherence to the narrative, thereby making the work both a convincing piece of scholarship and informative reading.

The first brief chapter sets the historical and sociological context. The uniqueness of each colonial experience leaves an imprint on both collective regional identities and localised structures of both rulers and opposition. The second chapter leads us into the era of independent nation-states, with a set of countries united by nationalist rhetoric but unable to share a collective vision of what statehood should now mean, either among themselves or with their own citizens. Lacking a collective colonial enemy to bind them together, nationalist elites fragmented under the weight of ideological division and personal rivalries. Those with control over coercive forces centralised their hold on power, building increasingly authoritarian political bureaucracies. This was manifested in both republican and monarchical formats, and was more a blunt struggle for power than an ideological contest. All three countries witnessed the assertion of the primacy of an individual, although Tunisia's Bouguiba relied on charismatic and party-based legitimacy, the Moroccan monarch on religious status and constitutional supremacy, and Algeria's Boumediene on a collegial leadership model which privileged the army. Thereafter, the national political systems were structured and managed through the rotation of elites, actual or effective single party rule, popular exclusion from the political realm, and a token nod to parliamentary models. The irony, as Willis points out, is that their varying supposed national missions – Tunisian modernisation, Algerian socialism and

Moroccan conservatism – ultimately made little difference to the authoritarian outcome of politics and all three remained unprepared for the challenges which were to come.

Chapters three, four and five move from the narrative to the thematic, focusing the discussion on key agents in the political process. When it comes to the military, it is not surprising that Morocco gets greater attention than Tunisia, and Algeria more than either of them. Whilst coercive power, and a willingness to wield it, has been common to all three regimes, at least prior to the Arab uprisings, the proliferation of security agencies and the transfer of elite reliance from the military to internal security and intelligence agencies had been of differing degrees. All three regimes have extended their militaries into the global War on Terror, although largely as a means of re-packaging their own internal war on political Islam and silencing the more vigorous forms of domestic opposition. In Algeria most of all, an entire decade was lost to the army's war against militant Islam following the annulment of the outcome of the elections in 1992. A military *coup d'état* brought the army's men – first Boudiaf, then Kafia, Zéroual and finally Bouteflika – to the presidency and, despite the latter's growing personal authority over national politics, they remain *les pouvoirs* behind the scene.

But the Arab uprisings were not met in any of these countries by outright military engagement. Indeed, Tunisia's Ben Ali arguably knew the battle was lost precisely because his Chief of Staff refused to send his troops against protesters. Moreover, and unlike the military in Algeria or Egypt, the Tunisian army has only marginal direct economic interests and has not played a cronyistic role in the economic reform processes of the last three decades. Thus we see that, despite a more or less prominent role in the political histories of individual countries or their leaders, overly simplistic assertions of common military junta-like rule in the Arab Maghreb hold little analytical water, Muammar Ghaddafi notwithstanding.

The two chapters on political parties and Islamist movements are essential, even if curiously outdated. Essential because political parties – either supremely dominant or painfully neutered – have been the primary institutional vehicles for politics since independence. Equally, Islamist movements have been the *bêtes noires* for Maghrebi regimes, to be either

tamed or eradicated if the latter are to survive. But outdated in so far as the Arab uprisings were led and sustained not by parties or even Islamist groups but by civil society organisations and mass spontaneous participation. Both political parties and Islamist groups were, if not absent, then lost in the crowd in the early days of revolutionary agitation in Tunisia, and their credibility as vehicles for popular opposition and genuine substantive regime change in Algeria is today marginal. In Morocco, and not least as a result of the rapid manoeuvrings of the Monarch in response to uprisings elsewhere, constitutional reforms and somewhat more lively parliamentary politics mean that neither parties nor Islamists are redundant, but one does wonder whether, should Willis write an updated version of this book in ten years time, the thematic section will be structured similarly around these two actors. Civil society and associational life, which merit only a couple of pages, have in the end proved more resilient, creative and engaged than they were previously credited for, although not without their own democratic deficiencies. Moreover, they have clearly developed through informal networks and new communications formats which made them largely invisible to scholarly eyes, the latter being predisposed to focus on formal politics and the ever-present state. Only with the uprisings in 2011 and beyond have scholars fully recognised the processes of change from below which have been re-booting Maghrebi political society and which might warrant a different emphasis from that devised by Willis in the structuring of future comparative political histories. That is not to say, however, that political parties are not resurfacing as major actors in the processes of transition or indeed that his own conclusions are ever anything other than spot on. A chapter on the Berber Question, for example, provides us with important reminders that democratically oriented discourses over identity and the state have been rumbling for decades, challenging exclusivist state structures and sustaining a momentum of protest and opposition even in the darkest days of authoritarian rule.

The chapter on politics and economics sets out a story familiar to the developing world of post-independence *étatisme*, unsustainable growth, international debt and ultimately economic liberalisation. The authoritarian political structures, whilst helpful in pushing through unpopular reforms in recent decades,

subverted the intentions of international lenders by presenting political elites with apparently irresistible opportunities for rent-seeking and cronyism. Corruption abounded as informal economic behaviours trickled down through the squeezed middle classes, even as a widening poor underclass sought new means of survival. Growth stalled whilst the demands on economies accelerated. Nowhere were the contradictions between public policy and lived reality greater than in Tunisia, where just two families (those of the President and his wife), accumulated and exported vast amounts of the national wealth through their personal connections to key agents in the processes of privatisation, deregulation and trade liberalisation.

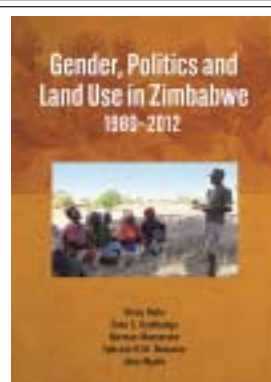
So was it inevitable that Tunisia should be the stage for the first Arab popular uprising? The brevity of the discussion here means that key aspects are glossed over or ignored: the food price spikes in 2007/8 and 2010 which eroded middle class living standards, the rapidly rising levels of personal debt which followed the introduction of new financial products, the collapse of phosphate export income which had sustained parts of the Tunisian interior. Relations with the international financial institutions and with the European Union also receive only passing mention, which does injustice to their importance in national economic discourses and indeed in the economies themselves. But the conclusion is fair: using liberal economic reforms simply as an opportune regime survival strategy led élites to perform them in ways which ultimately not only undermined their efficacy, but have actually created more urgent and threatening political challenges.

The final two chapters consider the three countries' regional and international relations. The dysfunctionality of domestic political structures has been reflected in the litany of failed attempts to create a meaningful regional organisation. Nowhere has this been more true than in the ongoing saga of the Moroccan and Algerian dispute over the Western Sahara. If King Hassan seized on Morocco's claim to sovereignty as a means of bolstering his own political legitimacy during the unstable years of the early 1970s, Algeria's Boumediene supported the population's right to self-determination at least in part to underline his own regime's role in securing national independence. Playing 'politics in the sand' allowed both leaders to promote their own roles as leaders of key regional states, enabling them to recruit weaker

neighbouring states to their causes and in doing so demonstrate their own greater relevance. But this did little to foster the kind of regional relationships which could promote the collective economic or diplomatic good or rescue them from the continuing European carve-up into spheres of influence.

Willis's concluding chapter encapsulates the underlying tension in this book. Originally setting out to explore the seemingly extraordinary resilience of the authoritarian regimes, the tsunami of popular protest that hit North Africa half way through his endeavour changed the game plan. If Tunisia's regime was the only one of the three to actually fall before the force of the wave, the regimes in Algeria and Morocco have had to perform some hasty footwork to avoid similar calamity, demonstrating their own vulnerabilities in the process. All the assumed continuities are now in question and the established political narratives of individual states – upon which this volume heavily draws – are proving inadequate to fully explain exactly why what happened did so at the time and in the manner in which it did. This was never meant to be a project based on fieldwork and original data. But relying so heavily as it does on the very broad swathe of the available literature, it inevitably falls foul of their omissions and explanatory inadequacies. Yet still, when one reads this volume, one is struck by the continuing relevance of such a comparative history. Willis's language is fluent and accessible. He tells a good story, striking a pleasing balance between detail and overarching narrative, pulling out the threads of themes and theories as he goes. He opens the door to new chapters of that story which are unfolding before us, but never pretends to be able to explain them more fully than his own informants did.

In sum, Willis achieves the goal he set for himself. This is a solid, worthwhile, introduction to the politics of the three Maghrebi countries which should find a place on every Maghreb scholar's bookshelves as a point of first reference. If events have overtaken it, and scholars find new questions more intriguing than established answers, that does not detract from the importance of this contribution as a stepping stone for the further development of comparative regional studies.



Gender, Politics and Sustainable Land Utilisation: A Comparative Study of Pre-Fast Track and Fast Track Resettlement Programmes in Zimbabwe

By Onias Mafa, Enna Sukutai Gudhlanga, John Mpofu, Ephraim Hudson Mazvidza Matavire and Norman Manyeruke

The agrarian reform dynamics in Southern Africa have to be understood within the framework of colonial land policies and legislation that were designed essentially to expropriate land and natural resource property rights from the indigenous people in favour of the white settlers. Faced with a skewed distribution and ownership of land in favour of former colonial settlers, the new independent states are faced with the daunting task of redistributing land equitably as a way of correcting the colonial injustices in land tenure and use. This comparative study on Zimbabwe's agrarian reforms may provide countries such as South Africa and Namibia with valuable lessons, as these countries attempt to implement sustainable agrarian reforms.

ISBN: 978-2-86978-590-8

Pages: 252

Samir Amin has written extensively on the political economy of the world's economic spheres in terms of their relations with global capitalism from a Marxian standpoint. One recalls earlier works, such as *Unequal Development* (1973), *Unequal Exchange and the Law of Value* (1973), *Eurocentrism* (1988), and *Obsolescent Capitalism* (2003). Though Amin's writings are inspired by Marxism, he is not a mere ideological fellow-traveler. In this regard, Amin has this to say: 'My work has never been that of a Marxologue. I have repeated many times that, for me, to be a Marxist is to start from Marx and not to stop with him, or with his main successors (Lenin, Mao), the builders of historical Marxism' (p. 4). Amin claims that his most important conclusion has been to formulate a 'law of globalised value' that is 'consistent with the essentials of the law of value particular to capitalism and discovered by Marx on the one hand, and with the realities of an unequal globalised development on the other' (p. 4). It is the study of how capitalism creates unequal development in its global scope, all derived from the fundamental law of value that characterises most of Amin's work.

Global History: A View from the South is a collection of six essays that explores Amin's basic ideas on the law of globalised value and offers a critical analysis of the received Eurocentric doctrine of the progression from the earliest forms of human economic and sociological organisation to the present-day forms of capitalism. In the chapter titled 'Ancient World Systems vs Capitalist World System', Amin argues against the schematic rule that human sociological development in history must follow the 'five stages paradigm', according to which human societies necessarily progress through the stages of slavery, feudalism, capitalism, socialism, then communism. As he put it: 'I have rejected the supposedly Marxist version of five stages. More precisely I refuse: 1) to regard slavery as a necessary stage through which all societies that are more "advanced" have passed; 2) to regard feudalism as the necessary stage succeeding slavery' (p. 13). Amin also questions and rejects what he sees as a Eurocentric convention in formulating the developmental path from pre-capitalist tributary forms to capitalism. The conventional thesis is that it is only European forms of 'slavery-to-feudalism' that could lead eventually to capitalism while Asiatic tributary modes were destined for ultimate stagnation (p. 13). Amin's point is that the 'tributary mode of production', which he replaces with 'tributary society' on account of the diverse sociological elements that he fits into his model in both its European and Asiatic forms, encompassed within itself all the ingredients necessary to make the transition from tributary modes of production to the qualitatively different capitalist mode of production. It was the contingent historical event of the European expansion into the Americas

Challenging the Eurocentric View of History

Lansana Keita

Global History: A View from the South

by Samir Amin

Pambazuka Press (Cape Town), 2011, 191 pp., \$24.95,

ISBN: 978-1-906387-96-9

and the fact that there was a dynamic antagonistic relationship between the peasantry and the feudal ruling groups in the European tributary mode of production that led to the development of capitalism. In Asia, the relationship between landlord and serf was much more stable, as in the case of China (pp. 163-165). According to Amin, it is this distinction that explains the difference in developmental paths for both China and the West. In the West, capitalist accumulation proceeds by dispossession, in this instance the dispossession of workers, while this did not occur in China (p. 163).

For Amin himself, the tributary world system distinguishes itself from the capitalist system in that, in the former, the surplus is realised as a tribute while in the latter it appears as the profit of capital or 'the rent of dominant oligopolistic capital' (p. 161). In the former case, the levying process is transparent. According to Amin: 'it is the free work of the subjugated peasants on the land of the nobles and a proportion of the harvest creamed off by the latter or by the State' (p. 162). Such tribute usually takes a non-monetary form while profit making in the capitalist mode of production is 'opaque as it results from the way the network of trade in monetarised goods operates: wages of workers, purchases and sales of the means of production and the results of economic activities' (p. 162).

According to Amin, the pre-capitalist tributary systems were all sufficiently structured in terms of large scale organisation and surplus extraction; in this regard, he lists three major world tributary systems – Europe-Middle East, India, and China – that were dominant from 300 BC to 1500 AD. I argue that Amin is remiss in excluding from this list the tributary systems of the three expansive African empires, the Ghana-Mali-Songhay complex. The same principles of tributary society hold in this instance. The medieval kings of this expansive area all had large numbers of workers and other individuals from whom tribute was extracted. The monetary expenditures of Mansa Musa and the Askias, emperors of Mali, are good examples. The same argument could be made with regard to the classification of the earlier tributary systems into the Middle East, India, and China. Egypt is not just the Middle East

– a Eurocentric construction – but Africa proper with its roots to the South and culturally cognate with Kush and contiguous areas (p. 41). So, the early roots of the tributary system are also found in Africa. Amin would no doubt appreciate these observations given his noted critique of Eurocentrism. He does point out, though, in the chapter titled 'Central Asia and the Middle East' that 'Sub-Saharan Africa [admittedly a Eurocentric construction] was not as Arabic writings show a periphery that was more miserable than before the 11th century' (p. 58).

In examining the world's historic tributary systems, Amin's goal is to point out that Europe's developmental trajectory was in no way exceptional to those found elsewhere. In fact, Asia and the Middle East were more advanced in terms of global trade-reach than Europe itself. In the context of his critique of Eurocentrism, I have pointed out that large scale tributary systems did exist in Africa both in its early roots and from the period 300 BC to 1500 AD.

One of the goals of the critics of capitalism from a global perspective has been to show that the conventional analyses have been structured on foundations of what has been called Eurocentrism. Amin elaborates on this theme in his acclaimed work, *Eurocentrism*. Yet there are other theorists who have argued that any version of world economic development that structures events on a linear-ascending path is in itself Eurocentric. This is the case with Andre Gunder Frank. Frank's thesis – as expounded by Amin in the chapter titled 'History Conceived as an Eternal Cycle' – is that world history marches on in an eternal circle and has always been global 'in the sense that the evolution of the various regions has never been determined by the interaction of forces internal to the societies in question but by forces operating on the global system, and that, consequently, all efforts to write the history of a region of the world (Europe, China, or any other region) can only be illusory, since there is only one history, that of the one and only world system' (p. 120).

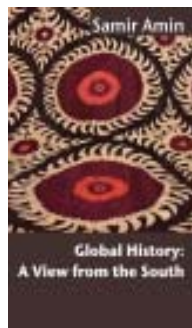
The result of this is that, according to Frank, 'This world system has fundamentally remained the same ever since, and that consequently, successive modes or phases (such as those initiated in 1500 and 1800) do not exist and that

the attempt to mark out qualitatively different phases based, for example, on successive modes of production, is, as a result misleading.... This world history evolves in a cyclical manner' (p. 120).

According to this thesis, areas such as China, India, and the Middle East were dominant until the start of the 19th century when those areas yielded place to the West on account of the then prevailing Asian crisis. Amin argues in response to this approach that the development of a qualitatively different capitalism in the West negates this single global system approach; to take this position does not in any way incur Eurocentrism. Amin's counter-thesis is that 'capitalism and the world capitalist system did bring something new and do not constitute in any way an extension of previous systems' (p. 129). His answer is that 'the capitalist mode of production is not a method of production technologically defined by the use of machines, but also social life in all its ramifications. The capitalist mode of production represents a qualitative break with the system that preceded it (p. 130). Capitalism, for Amin, is qualitatively different from previous systems on account of its founding on the 'law of value' which maximally determines social relations. As he put it: 'The law of value controls not only economic life, but the entire social system of the modern (capitalist) world' (p. 130).

The capitalist system is also unique in that on account of its great productive capacity it contains the seeds of its own destruction. Amin, noting Wallerstein's observation that 'exponential growth is cancerous' (p. 130), argues that 'capitalism must be replaced by a qualitatively new system subjecting the development of productive forces to a controlled social logic and no longer to the sole mechanical logic of the alienated economy' (p. 130). This is the logic of Amin's critique of capitalism. It is a system in which wealth determines social power, unlike previous systems where power determines wealth; and it is also a system whose unquenchable appetite for growth eventually leads to periodic crisis. This is so because growth must come at the expense of the profits garnered from labour, which in turn is the supposed beneficiary of growth itself.

This brings us to Amin's views on the pressing contemporary issue of globalisation. Globalisation is the specific form of contemporary capitalism which can be defined as a universal market which has spread far and wide to trade in goods, services, and capital. It is dominated by huge multinational firms financed by large banks holding great amounts of capital. As is obvious, globalisation is dominated by the capitalist North with its dominant stock exchanges and other capitalist paraphernalia. Briefly put, the goal of globalisation is to bring all the resources of the globe under the purview of the giant capitalist machine. In his analysis, Amin examines globalisation as an instantiation of historical capitalism. There are interesting points offered in relation to the development of global



capitalism by way of Marx and Braudel. Braudel, as per Amin, describes capitalist reality as having three sociological layers: 1) the social base, 2) the market, and 3) the anti-market where politics enters the fray and distorts the market (p. 73). Amin argues that there are limitations in Marx in his analysis of capitalist production that does not equip Marxians to fully understand the expansion into its globalist mode (p. 78). Braudel's analysis, which offers a more comprehensive examination from the level of the anti-market, is better equipped to understand the morphing of capitalism into its globalised form.

The structural weakness of contemporary capitalism as globalisation is exposed by Amin's analysis of the system as increasingly dependent on 'financialisation', according to which huge amounts of capital are traded with interest in the marketplace without being attached to any real production output. Amin writes: '...globalisation serves to dismantle the national social contracts produced through centuries of social struggle without providing any significant replacement on either a global or regional scale (on the scale of the European Union for instance) (p. 111). I interject a simple explanation here: with globalisation comes increasing competition, diminishing returns from investments in the form of the falling

rate of profits, hence the increased exploitation of labour which eventually leads to recession and depression, as was the case in 2008. According to Amin: 'the depression is expressed by the enormous growth in the surpluses of capital which cannot find any profitable outlet in the expansion of the productive system. The major, perhaps even exclusive, preoccupation of the dominant powers is to find financial outputs for these surpluses in order to avoid the catastrophe (for the system) of their massive evaluation' (p. 111).

The result of all this is increasing deregulation, high interest rates, privatisation, increasing income inequality, increasing third world debt, and a regressionary cycle (p. 112). All this is done to satisfy the perpetual need of capital to maximize profits. But in this instance, populations at the periphery bear the brunt of the problem with increasing unemployment. The reason is that international capital prefers operating in areas where investment in new infrastructures is minimal and the division of labour is advanced. The capitalist system is in perpetual crisis. Amin's solution is an optimistic one: 'the prospect of another social system, abandoning the sacrosanct institution of private property, and of another globalisation, rejecting polarization, remains the only alternative' (p. 112).

The control of market capitalism as a prelude to the creation of a global socialism is what Amin has in mind. One must be optimistic in the face of obstacles because the capitalist 'law of accumulation' has within it its very negation (p. 118).

But there is no strict linear path in this human struggle to eliminate the ravages of capital according to the laws of value and accumulation. History can be pure contingency, dependent often on the vagaries of geography. Amin uses this binary explanatory nexus of history and geography to explain the problematic of the transformations that took place in the former Soviet Union and China from the 1980s onward. World system theory (Braudel, Wallerstein *et al.*) puts some emphasis on geography as of historical contingencies. For Amin, the fact that Russia first sought to deal directly with the problems of capitalism before the more advanced capitalist countries is an instance in which geography, more than the schemas of historical Marxism, plays a key role. He argues that these two countries tried to make the break with capitalism because the system was weakest at such places even though they were not truly peripheral.

Amin's collection of essays is useful in that they engage the reader with a

critique of the orthodox Marxian Eurocentric formulas concerning the progression of human society over time. He not only rejects the five-stage developmental theory but also raises questions about the idea that Asiatic modes of production were structurally incapable of progressing to capitalism. But, as I have argued above, the world tributary systems should not be restricted to just the Middle East, China and India; these systems should also include the medieval African states of Ghana, Mali, Songhay, and arguably those of the pre-Columbian Americas.

I must also take issue with Amin's characterisation of the qualitative difference between capitalism and its precedent, reduced mainly to the relationship between power and capital. I want to believe that what establishes the specificity of capitalism has been its capacity to introduce technological change when necessary. This is due to the competition between capitalist enterprises and the constant pressure from labour in terms of wages and productivity. This capacity for technological change easily translates into the technological tools of warfare and a general advantage over other cultures. The text in general is indeed a view from the South.



Introduction

Increasingly, heritage management is becoming more and more complex. It is entangled in power dynamics and tug of war between stakeholders with a stake and those without it, in a heavily biased top down approach.¹ Across the African continent, it seems that the benefits from managing and even protecting World Heritage Sites do not significantly improve the lives of host communities because the tune played internationally at UNESCO and at various national levels is skewed in favour of those with power. As non-experts, local communities simply do not have the muscle to negotiate favourable terms essential for carving out more gains for themselves. This is regardless of the fact that the discourse of heritage has increasingly included choruses to involve communities to ensure that they benefit from this resource.² The message that runs across the breath and width of Joy's well-written and well-argued book is that stakeholders at the bottom of the power pyramid do not have a stake at all. Unfortunately, it is the local communities – those who live with the heritage every day that constitute this group. The heritage elites comprising of UNSECO and government officials are generally perceived to be major beneficiaries who religiously enforce ideals of authenticity that 'fossilises' the populations at Djenne. This makes heritage

Power Imbalance and Unequal Benefit at UNESCO World Heritage Sites?

Shadreck Chirikure

The Politics of Heritage Management in Mali: From UNESCO to Djenne

by Charlotte Joy

Left Coast Press, 233 pages, \$63.60, ISBN: 978-1-61132094-7

management a politically charged enterprise, one with a strong alacrity to explode as contestations and manoeuvring to access part of the heritage benefit pie escalate exponentially.

However, had the author looked beyond the national borders of their case study, they would have realised that at most World Heritage Sites in sub-Saharan Africa, just as in Mali, local communities are increasingly becoming activist and agitated.³ As experts and scientists, heritage managers take centre stage. Managers of World Heritage Sites comparatively earn a decent salary, continuously obtain training from international organisations



such as International Centre for the Study of the Preservation and Restoration of Cultural Property (ICCROM) and International Council for Monuments and Sites (ICOMOS) and in the process are rewarded financially and in terms of personal development. No detailed study has yet been done but it is possible that of the funds availed for managing World Heritage, little percolates down to either the heritage itself or the local communities.⁴ Most of the funds seem to cover operational expenses, workshops and other related activities aimed at building capacity. The tourism money too is controlled by powerful forces that dominate the international tourism

market leaving little for local communities. It must however be pointed out that, like all other uses, tourism must also contribute to the conservation and uplifting of communities.

The main contradiction in this state of affairs is that, although local communities are non-scientists, their traditions are important in preserving the authenticity of the heritage places. To the experts, authenticity (never mind the difficulty of achieving it) is essential because consumers of the past must have the quintessential experience of the heritage and communities as they were 'back then'. While this fossilisation may be demeaning and is immoral, as Joy points out, the situation is unlikely to change anytime soon. This is because, with the ever escalating commodification of heritage, as economic resources, archaeological sites are gradually becoming entangled in the profit mantra. In the business world, Adam Smith's reminded us that 'it is not from the benevolence of the baker that we get our bread, but through self-interest'.⁵ Therefore, the heritage elites and other powerful stakeholders such as UNESCO are in it for the benefit too! Yes, it is important to protect heritage and UNESCO has contributed immensely to heritage protection, but the same heritage does employ the elites who are unlikely to relinquish their position of privilege. In this game of high

stakes, locals only exist to validate and authenticate a heritage consumed by those from afar and benefitting those at the top of the pyramid.

Approaches to the study: methodology and sources

Joy has done an incredible amount of work, consulting and living with various stakeholders. The sources used include archival texts that have provided a very useful historical context to Djenne and its transformation over the last century. The author also spent some time at the UNESCO headquarters in Paris. There, she had numerous conversations with the top order heritage elites and gained an insight into how UNESCO operates. In addition to doing fieldwork at UNESCO, the author, like a very thorough and dedicated anthropologist, also lived with the Djenne communities and participated in their lives. She observed firsthand how they conduct their daily lives in relation to the World Heritage status of Djenne. This participant observation enabled her to witness firsthand the dire poverty on the ground which was in stark contrast to the comfort and atmosphere-controlled offices at UNESCO in Paris, the Antiquities Department in Bamako and the heritage officials managing the site. Furthermore, she also integrated within the community to the point of obtaining training as an artisan. This empowered her to detect some undercurrents that remain forever hidden to fly-by-night researchers. To these approaches, Joy added the relevant heritage theory creating a book that is very beneficial to students of critical heritage studies. The net result of this rigorous approach is that we are presented with a compelling picture of how unequal the power and benefit relations in managing World Heritage Sites are. From a moral point of view, this requires a change of action to ensure that, if we have frozen other people's lives and culture, then surely they must derive significant benefits beyond the mere status of having a World Heritage Site next door. But sadly, heritage management is now commoditized and as with all businesses, the profit motive lingers everywhere. As such, the powerful will continuously maintain their position while the powerless have no option but to endure.

World Heritage exploits local communities? The arguments

The main argument of the book, spread over seven chapters (excluding the introduction and conclusion), is that heritage management in Mali as elsewhere is contested not just in terms of who is in control but also who must be rewarded by it. Heritage thrives on the romantic idea of an authentic past, one that is equated with timelessness. According to Joy, this authentic Djenne is espoused by UNESCO, heritage officials, politicians and others who appropriate the past for contemporary consumption. Djenne's authentic past exists side by side with the wretched poverty, housing problems and general challenges facing the near 16,000 residents of the town. This is largely

because the benefits from heritage, whether in the form of restoration projects or profit from visitor receipts, do not percolate down to the local people.

Increasingly, the desire to have an authentic Djenne that mirrors everything original about the site inadvertently perpetuates some of the excesses which other international organisations such as the International Labour Organisation have campaigned against. This relates to the employment of child labour in various tasks associated with maintaining the architecture of the place in its authentic state. Should this tradition of employing children, clearly against commonly agreed values in the 21st century, still be practised? Why should UNESCO allow it? This is yet another contradiction that remarkably departs from the picture of harmony broadcasted by the heritage elites. Furthermore, the commoditization of heritage has introduced controlled entry at the site such that host communities cannot readily access their past with minority voices being swept under the carpet. It seems from reading Joy that one of the problems is the lack of communication from the top, with interventions being made in a clandestine manner and without informing local people. This situation precipitated the 2006 riot provoked by unhappiness associated with well-meaning efforts of the Aga Khan Trust for Culture. As it turned out, communication and transparency can help to avoid some of the problems.

Because UNESCO generally devolves day to day management to the Malian government, it assumes an indirect role. The budget of the Cultural Mission of Mali is however very small. This means that the income-generating capacity of Djenne becomes a resource that is worth exploiting. As such, Djenne's future is increasingly becoming anchored on the pivotal economic role that heritage plays by attracting both outside sponsors and tourists. Local people such as artisans are supposed to make a living by selling authentic Djenne arts and crafts. Having spent time with artisans, Joy demonstrates that survival, not authenticity, underpins their efforts. Although architecture, embroidery and the production of jewellery in Djenne is Djennenke because it is made by local people trained in local traditions, heritage elites insist on authentic traditional forms. Rightly, Joy suggests that local communities must be given degrees of freedom to enable them and their traditions to evolve with time. Traditions are intangible heritage and they must change with time and in the process create more heritage. The production of authorised narratives by the heritage elites and the uniform story told by tour guides silences other equally important narratives, particularly those of the minorities. Ironically, giving a one-sided view of the past can be hardly regarded as authentic. Joy ends by arguing that UNESCO's work has become developmental in nature such that the organisation must also create lasting

benefits to communities that host World Heritage Sites. The African World Heritage Fund, a body affiliated to UNESCO and established in 2009, strives to ensure that World Heritage benefit local communities, but the jury is still out on whether the promised benefits will be realised or not.

Final thoughts: Heritage management as a sanctuary of the privileged

Inherently, the top down approach to heritage management – from Paris to Djenne via local heritage elites – may work given the nature of UNESCO but local communities do not feel that way. Joy (p. 205) makes the telling statement that 'it is hard to come to a definitive conclusion about the feeling of the majority of Djennenkes toward their World Heritage status, because many of them have very limited information on the subject and are therefore not in a position to judge the long term economic benefits of the classification'.⁶ This point rather dilutes the impression that was given earlier, of people not struggling to earn a living around a World Heritage Site but forced to adhere to tradition to preserve authenticity. Also, after presenting a case where UNESCO is seen to be passing on little benefits to local communities, Joy in her conclusion argues that the organisation's World Heritage programme in Africa has successfully moved attention away from a discourse that defines Africa as a continent beset by poverty and corruption. I find this ironical because everything presented in the preceding chapters unequivocally demonstrates that World Heritage status oppresses local people by fossilising them and ploughing back little benefit. Of course UNESCO has made immense contributions to heritage management in Africa but the organisation must also improve certain aspects of its conduct. For example, it must recognise that societies move with time, and so too, must heritage. Different generations have different relationships with the landscape and heritage around them so that a religious adherence to authenticity is not that helpful.

I also wondered after reading Joy whether UNESCO too should not be liable to corporate social responsibility programmes around World Heritage Sites. In the business sector, companies are required to invest in the communities in which they extract resources through initiatives such as provision of scholarships, building capacity in local schools and upgrading local infrastructure such as local road networks. For example, communities whose land hosts mineral resources are beginning to clamour for royalties from mining houses. Successful examples include the Royal Bafokeng Nation in South Africa's North West Province. This nation managed to successfully sue platinum mining giant Impala Platinum for a share of profits. The Bafokeng use the proceeds to develop infrastructure such as roads, and provide basic services such as electricity, tapped water and even scholarships. As the Comaroffs

have argued, the commoditization of heritage is tantamount to Heritage Inc., a new form of business that thrives on exploiting heritage.⁷ One can easily contrast this cultural heritage situation to that prevailing in wildlife conservation. In the latter case, the need to conserve and benefit local communities has long been realised through activities such as campfire.⁸ There is nothing stopping UNESCO from developing a system to conserve and at the same time empower local communities around World Heritage Sites. It can also encourage those who make profit from World Heritage to invest it back to develop host communities. This failure to impart visible benefits makes heritage management politically charged. Of course there is increasing talk at international levels of the need to involve local communities but powerful stakeholders must walk the talk. Otherwise the grim reality is that communities are yet to benefit from their heritage, be it in Mali, South Africa, Ethiopia, or Zimbabwe. It seems that UNESCO ducks responsibility by putting forward the argument that it works indirectly with sites via individual governments. UNESCO takes stock of management practices at regular intervals; it must also demand to see progress in the empowerment of local communities.

Finally, would the result of Joy's work have been different had the emphasis been on 'from Djenne to UNESCO'? I do believe so. This bottom up approach would have seen the author gathering data in Mali and, with the grim reality on the ground, take the observations to UNESCO. That would have empowered her to advise UNESCO that, although it works indirectly via state parties, there are some practices that have no place in modern society, such as child labour, which are sadly committed by the trinity of UWA-UNESCO, World Heritage and authenticity. Furthermore, she would have also impressed upon them the need for World heritage to benefit communities not just verbally but also meaningfully. A failure to adopt this bottom up approach placed the author in the same boat as UNESCO – 'ducking responsibility' when it matters. This is puzzling given that the case studies presented do indicate that major changes are required at Djenne and, by extension, at many of Africa's World Heritage sites because communities are suffering. A one-blanket-fit-all approach to World Heritage does not work given the varying contours of individual cases. That way, those who fight for heritage justice⁹ would have applauded Joy's intervention and congratulated her for taking the fight of Djennenkes to UNESCO. The worst case scenario is that UNESCO will continuously assume indirect responsibility and may not review this approach to see if it is best for all involved. All said, however, Joy's book is a wonderful and valuable addition to the literature and the heritage studies library. The book may not have taken the Djennenkes to the promised land of heritage justice, but it certainly pointed in that direction.

Notes

1. Chirikure, S., M. Manyanga, W. Ndoro, and G. Pwiti, 2010, 'Unfulfilled promises? Heritage-management and community participation at some of Africa's cultural heritage sites,' *International Journal of Heritage Studies*, 16 (1-2), 30-44.
2. Chirikure, S., and G. Pwiti, 2008, 'Community involvement in archaeology and cultural heritage management', *Current Anthropology*, 49 (3), 467-485; Marshall, Y., 2002, 'What is community archaeology?' *World Archaeology*, 34 (2), 211-219.
3. Damm, C., 2005, 'Archaeology, Ethno history and Oral Traditions: Approaches to the Indigenous Past', *Norwegian Archaeological Review*, 38 (2), 73-87.
4. Chirikure, S., 2013, 'Heritage conservation in Africa: The good, the bad, and the challenges', *South African Journal of Science*, 109 (1-2), 1-3.
5. Smith, A., 1863, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. London: A. and C. Black.
6. Joy, C. L., 2012, *The politics of heritage management in Mali: from UNESCO to Djenné* (Vol. 7), Left Coast Press.
7. Comaroff, J. L., & Comaroff, J., 2009, *Ethnicity, Inc*, Chicago: University of Chicago Press.
8. Chirikure, S., Manyanga, M., Ndoro, W. and Pwiti, G. (2010). Unfulfilled promises? Heritage management and community participation at some of Africa's cultural heritage sites. *International Journal of Heritage Studies*, 16(1-2), 30-44.



This is a fascinating and intimate study of American anthropology, challenging anthropologists to include the gaze of the subaltern in their anthropological discourses on cultures, and to be prudent about applying Western concepts and categories to their theorizing about other cultures. Drawing on his ethnographic research on American anthropology as a practice, Ntarangwi makes a series of thought-provoking participant observations concerning American anthropologists' experiences and their social interactions, both as students and as professionals. One of the aims of the book is to unsettle the postmodern critique that challenged colonial anthropology's representation of other cultures, known as 'the others'. While Ntarangwi regards the anthropologists' engagements with the others as a racially defined play of unequal power relations, he invites his readers to participate in American anthropology's ontology, where 'whiteness' is radically implicated with reality.

There have been rigorous intellectual debates during the last two decades on anthropology's traditional practice of studying small-scale, 'primitive' societies and the construction of anthropological 'others'. There has also been an urgency to do away with the artificial boundaries that have been created by the practitioners of colonial anthropology between the generalized Western and non-Western others, which produced ethnocentrism and racism. A significant part of these criticisms is geared towards eliminating racism and empowering the anthropologists' others to study their own cultures and perhaps Western cultures as well. With their interventionist ideology, they furthermore wanted to take the power from the colonial anthropologists and hand it over to their subalterns.

How has anthropology been successful in its effort to do away with the artificial boundaries it created between the West and the non-Western others, racism and ethnocentrism? How has it been successful in empowering the others? Based on his experiences of being an African anthropology student in an American university, his ethnographic research in Kenya, his extensive participant observations in the

Investigating the Investigator

Mustafa Kemal Mirzeler

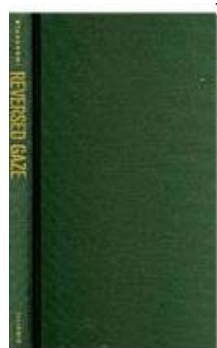
Reversed Gaze: An African Ethnography of American Anthropology

by Mwenda Ntarangwi

University of Illinois Press, 2010, xiii+183 pp, \$65 (cloth)

ISBN 978-0-252-03579-1

American Anthropological Association's meetings and his experiences as an African professor teaching anthropology to American students, Ntarangwi offers powerful analyses of American anthropologists' quasi-effort to decolonize the field of anthropology from Western scholarship both through time and space.



The book reflects on the dialectical developments in the field and examines the new developments in the postmodern phase of contemporary anthropology. For his study, Ntarangwi chooses Africa, the iconic continent which provides the most celebrated small-scale societies and 'primitive' others to its anthropologists. Ntarangwi is able to cast his anthropological gaze on both his own society and the Western world. He centers his ethnographic gaze primarily on the postmodern American anthropologists of the 1990s who were critical of their predecessors in the creation of the artificial boundaries between the West and the others. Ntarangwi's choices of arguments include not only the postmodern critiques, but also the behavior of the researchers, which reveals the underlying motivation of the anthropologists who level those criticisms challenging the authority of the anthropologists of colonial era in quasi-defense of anthropology's others. Thus, Ntarangwi begins his inquiry with the very dynamic phase in the discipline of anthropology in general and American anthropology in particular.

As a graduate student at an American university, Ntarangwi

observes the inconsistencies in the discipline's reflexivity in the classroom dynamics. For him, having a self-reflexive practice does not necessarily change the colonial paradigm established in the field. The central core of anthropology's grand narratives has not changed since the time of colonial anthropology, despite the self-

reflexive assertions of the anthropologists of the postmodern era. Although postmodern reflexivity challenged the authority of ethnographic representation of social reality by earlier anthropologists, or of white feminist project's insensitivity to the plight of women of color, the grand narrative and its logical elaboration continue both during the postmodern phase and in the contemporary era. Hence, the tenets of postmodern reflexivity are nothing more than self-serving narrative strategies and writing styles, which essentially mask the inherent power differences between observers and the observed, and it ignores the engagement between race and knowledge production.

The book is divided into six potent chapters. In each chapter, Ntarangwi positions himself between two worlds (Africa and North America) as he examines aspects of American anthropology and the behavior of its practitioners. In Chapter Two, for example, he focuses on whether anthropologists are genuinely interested in other cultures, or whether the other cultures provide them with the opportunity to develop their careers. What happens when one culture becomes the focus and is scrutinized by an outsider? Reflecting on his

experiences conducting fieldwork for class projects, teaching about American culture to American students, and interacting with anthropologists in the American Anthropological Association (AAA) gatherings, he provides us with multifaceted and contradictory answers to these questions.

As an African student studying anthropology in the West, Ntarangwi's gaze naturally straddles two worlds: the world from where he comes, and the world in which he studied anthropology in the West. Situated between these two worlds, he powerfully brings his experiences in Africa and America to his ethnographic gaze, both as a student in classrooms and as a professional anthropologist studying American anthropology, through an African cultural framework and training. For him, anthropology's interest in studying others and the pursuit of the exotic cultures constitutes anthropologists' distinctiveness from other related fields such as sociology, history, and philosophy. Although the pursuit of the exotic others is motivated and shaped by multiple and intersecting interests of the individual anthropologist, the main determining factor in this pursuit is the whim of the funding agencies that define, for the most part, what should be studied.

Western anthropology is dominated by the study of the exotic others but the discipline provides a powerful platform for anthropologists (both Western and non-Western) to understand themselves. Ntarangwi demonstrates this point with personal experiences of returning to his own society. During his return visits to Kenya, Ntarangwi notices how living in America for two years and the courses he had taken in anthropology changed his 'worldview and social sensibilities', and how he became more aware of social class, gender issues and the political realities in his own society. From this perspective, anthropology can become a genuine cultural critique. Anthropologists can probably use their research experiences to engage in a deep analysis of their own cultural assumptions, theories, and concepts, as well as their own politics. Such analysis has the potential to fundamentally transform the anthropological project

and do away with the asymmetrical relationship that exists between the West and others. Furthermore, the same technique can be used to gain an understanding of AAA, 'which is a cultural phenomenon in itself' (p. 102).

Ntarangwi's fascinating book is no ordinary ethnography, but rather an important meditation and logical elaboration on the practice of anthropology that is racially defined, which is probably what all anthropology should strive to avoid. He asserts that anthropology is, if nothing else, all about others – including the seeming untranslatable cultural practices, although how earlier anthropologists made sense of other people's cultures was a very contentious and complex issue in the postmodern phase of anthropology. Ntarangwi, for instance observes that most presentations at AAA meetings consisted of presenters talking to themselves about themselves, using quasi-theoretical language, which defines the sophistication expected of anthropologists at the expense of obscuring the cultures of others.

At the end of this important book, Ntarangwi invokes the late Archie Mafeje's assertion about anthropology

being a racially motivated colonial project based on 'alterity that is racialized'. Embracing Mafeje's point, Ntarangwi sees anthropology as 'a piece of a larger Western epistemological grand plan that was grounded in Eurocentric regard and understanding of the world' (148). He drives this point home through a powerful description of his experiences as an African anthropologist at AAA meetings where a 'sea of Whiteness dominates' the crowd, reminding the few racial minority anthropologists and anthropology students of their otherness. This otherness becomes exacerbated by the cliques of White students roaming in groups, hanging out with white movers and shakers in the discipline.

Reversed Gaze is a thought-provoking book on the cutting edge of the critique of anthropological practice. It utilizes a well-established participant-observation methodology, showing how anthropology continues to be a racially dominated field, where Western anthropologists study others. Although anthropology has seen many changes during the postcolonial era, it has not done away with the divide that colonial anthropologists had created between themselves and others. As a whole,

Ntarangwi's book succeeds in bringing together the important developments and theoretical concepts of imagination and experience and interaction between anthropologists and their engagements with others, in thoughtful and insightful ways. His work demonstrates how colonial mentality and practice mutually inform one another in the practice of ethnography in contemporary anthropology.

Overall, the book is an important contribution to the existing literature on the critique of anthropology. In a way, this book helps us to understand how others are reconstituted during the colonial, postcolonial, and postmodern phase of anthropology. Ntarangwi seeks to demonstrate the continuity in colonial attitude during the postmodern phase of anthropology and evaluates their rather empty patronizing critiques of the colonial anthropology. Yet, it is disappointing that he fails to ask the hard questions: What were the possible hidden underlying reasons for postmodern anthropologists in challenging colonial anthropologists, and in turn asserting their own authority and power? How successful were the postmodern anthropologists in their

assertion to empower the others in representing their own cultures? What will be left of anthropology if others are empowered and succeed in representing their own cultures? Moreover, if the others study their own cultures, will the Western anthropologists remain as anthropologists occupying tenured positions in Western universities and develop their careers?

All in all, Ntarangwi's critical examination of American anthropology as a discipline is revealing and extraordinarily contextualized. His arguments are persuasive and indicate the overall internal politics and tensions created over power relations between older and younger generations in the postmodern anthropological thinking. In this respect, the postmodernists' assumptions of empowerment of others are a familiar construct no different from the interventionist strategy of colonialism. Ntarangwi has written an illuminating exposition of American anthropology's world-view and the way in which these ideas and ideals provided motivation for the postmodern critiques. He provides arguably the best account of the postmodern movement in anthropology.



En décembre 1961 Nelson Mandela, qui vit dans la clandestinité en Afrique du Sud, est désigné par la direction de l'*African National Congress* (ANC) pour diriger une délégation hors du pays. Elle devait participer en février 1962 à la Conférence d'Addis-Abeba des mouvements de libération de l'Afrique orientale centrale et australe (PAFMECSA), et par la même occasion visiter une dizaine de pays africains pour prendre contact avec leurs dirigeants.

L'ANC, Umkhonto we Sizwe et les raisons d'un périple

Il s'agissait lors de cette tournée de mieux faire connaître le combat mené en Afrique du Sud contre l'*Apartheid*, et le rôle qu'y jouait l'ANC, dont la contribution était parfois mal connue dans une région où une organisation rivale le Panafricanist Congress (PAC) menait une propagande assez active, situation assez proche par exemple de celle en Algérie que le FLN avait connu face au MNA¹, ou en Angola pour ce qui sera du MPLA et du FLNA. Un deuxième objectif était fixé à cette mission, au moment où suite aux massacres de Sharpeville (le 22 mars 1960), l'ANC venait de réévaluer son option pour la lutte pacifique contre le système sud-africain, en décidant de s'ouvrir à la voie armée. C'est ainsi que Mandela avait été chargé de créer une organisation, Umkhonto we Sizwe (Fer de lance de la nation), qui pour rester dans le comparatisme avec l'Algérie relèverait à la fois de l'OS et de l'ALN². Umkhonto entrera en action le 16

Lorsqu'on combattait « l'axe du colonialisme Alger-le Cap » : en hommage à Nelson Mandela

Hassan Remaoun

décembre 1960 en se limitant à des actions de sabotages, mais en envisageant aussi le passage à des opérations de guérilla contre les forces sud-africaines, ce qui nécessitera bien entendu des achats d'armement et donc des sources de financement, ainsi qu'un soutien extérieur pour la formation des combattants. C'était ce second objectif que ciblait aussi la mission de Mandela qui pour des raisons de sécurité se faisait appeler David Matsamawi accompagné de Robert Rescha (futur responsable du bureau de l'ANC à Alger) et à certaines étapes du voyage d'Oliver Tambo Responsable des relations internationales et qui aura à prendre la relève du chef Albert Luthuli à la présidence de l'ANC.

L'intérêt pour la lutte armée et pour l'Algérie

En fait, cet objectif était stratégique pour celui qui sera connu sous le nom affectueux de Madiba, surtout au moment où pour sortir de l'incapacité pour le combat non violent à réduire à lui seul la politique d'*Apartheid*, l'ANC décidait son adhésion à la lutte armée.

La lecture de ses mémoires indique d'ailleurs que cette préoccupation est déclinée à chacune de ses étapes à travers la collecte de fonds et ses observations sur les armées des pays qu'il visitera. Il semble de ce point de vue attentif aux forces militaires de trois pays africains :

- en Ethiopie d'abord, où il assiste lors d'une cérémonie officielle en présence de l'Empereur à une parade impeccable de 500 soldats, en notant à ce propos : « pour la première fois de ma vie je voyais des soldats noirs, commandés par des généraux noirs, applaudis par des responsables noirs qui étaient tous les invités d'un chef d'Etat noir »³ ;
- en Egypte ensuite, où après s'être dit impressionné par le patrimoine historique d'un pays africain et les réformes socialisantes de Nasser, il ajoutait : « cependant, à l'époque pour nous, il était plus important que l'Egypte soit le seul Etat africain avec une armée de terre, une marine et une aviation qu'on pouvait comparer à celle de l'Afrique du sud »⁴ ;

- l'Algérie enfin, qu'il observe de la frontière marocaine et où il considère que la situation était « le modèle le plus proche » de l'Afrique du sud (le type colonisation de peuplement) et qui de plus dont le combat semblait aboutir à quelques mois de la proclamation de l'indépendance (en juillet 1962). Scrutant de loin, avec des jumelles ce qui est encore une colonie, il perçoit des soldats français et note « j'avoue que j'ai pensé voir les uniformes des forces de défense sud-africaines ». En continuant sa visite avec des soldats de l'ALN, il peut assister à un défilé militaire en l'honneur de Ben Bella et de ses compagnons qui venaient de sortir des prisons françaises, ce qui lui suggère le commentaire suivant : « c'était une armée de guérilla composée de combattants qui avaient gagné leurs galons dans le feu des batailles, qui s'intéressaient plus à la guerre et à la tactique qu'aux uniformes et aux défilés... Je savais que nos propres forces ressembleraient plus aux soldats d'Oujda, et je pouvais seulement espérer qu'elles combattraient aussi vaillamment »⁵. Désormais, la coopération militaire et politique entre combattants algériens et sud-africains devra aller en s'approfondissant.

Sur l'interaction du politique et du militaire

En fait, Mandela savait ce qu'il était venu chercher en Algérie. C'était en 1962, un dirigeant qui militait déjà depuis une quinzaine d'années, qui plus est, au sein d'une organisation l'ANC créée en 1912

déjà. Lorsqu'après plus de 27 ans dans les geôles de l'*Apartheid*, pour son premier voyage d'homme libre à l'étranger, il déclare en 1990 à Alger et en toute modestie : « L'Algérie a fait de moi un homme », le message ne doit évidemment pas être lu au premier degré, et nous sommes tenus à au moins autant de modestie que ce grand homme. Ceci dit, il y a tant de proximité dans le combat entre nos deux pays et certainement quelques autres au moins que nous arrivons à décrypter nos expériences et messages respectifs au clin d'œil et en tirant autant que possible profit les uns des autres dans un combat qui se veut universel. C'est pour cela que Mandela avait sans aucun doute bien compris ce que lui communiquaient les responsables du FLN et de l'ALN qui le recevaient au Maroc, le « Docteur Mustapha » (Mostefai Chawki) notamment, qui lui expliquait combien les Algériens avaient été encouragés en

1954 par la victoire de Dien Bien Phu, mais qu'en même temps « il ne fallait pas négliger le côté politique de la guerre » et que « l'opinion publique internationale vaut parfois plus qu'une escadrille de combat à réaction. »⁶

Mandela le savait sans doute, et le fait qu'il se soit souvenu de cette discussion en la reprenant dans ses mémoires, montre combien aux cotés des Algériens, il avait été conforté dans ses convictions. Le FLN savait combien l'enchevêtrement des luttes politiques et militaires et la solidarité de combat était nécessaire, lorsque son organe central *El Moudjahid* (n° 62 en date du 31 mars 1960) titrait à la une : « *Alger – le Cap. L'axe du colonialisme. Des massacres de Philippeville aux massacres de Sharpeville* », et lorsque lors d'une précédente édition (n°34 du 24 décembre 1958), il mettait en exergue « l'axe Bandoeng-Accra », pour mettre en valeur les conférences des Peuples

et des Mouvements de libération des années 1955 et 1958, la seconde proposant même l'envoi de volontaires africains en Algérie, en Afrique du sud et en Angola. Depuis de l'eau a coulé sur les fleuves et Madiba après tant

d'autres vient de nous quitter. Qu'ils reposent tous en paix. L'histoire peut tâtonner sans cependant s'arrêter pour autant. Elle continue son petit bonhomme de chemin.

Notes

1. Le Front de libération nationale (FLN), fondé le 1er novembre 1954, et le Mouvement national algérien (MNA), fondé en décembre 1954, sont deux organisations nées de l'éclatement du principal parti nationaliste en Algérie depuis l'entre-deux Guerres, le PPA-MTLD lui-même issu de l'Étoile Nord-africaine (ENA, fondée en 1926).
2. L'Organisation spéciale (OS) avait vu le jour en Algérie en 1947, fondée par le PPA-MTLD, pour préparer l'insurrection armée. L'armée de libération nationale (ALN) créée en 1954 était la branche armée du FLN.
3. Nelson Mandela, *Un long chemin vers la liberté*, Paris, Ed. Fayard 1996 et 2013, p. 355.
4. Ibid., pp. 358-359.
5. Ibid., pp. 360-361.
6. Ibid.



La présentation relative à l'auteur indique qu'il a été collaborateur au Centre de recherches politiques Raymond Aron (Paris), après avoir successivement suivi des études de lettres (*Université d'Abidjan*), de philosophie (*Universités de Kinshasa et Paris XII*), de théologie et sciences politiques (*Institut catholique de Paris*). La qualité de prêtre précédemment assumée (comme mentionné sur la page de garde), est nécessairement à prendre en ligne de compte dans l'appréciation globale que peut susciter en l'occurrence un tel livre ; traversé à maintes reprises par un panel de citations issues de l'Évangile, de la Bible, d'encycliques ou autres conciles. Ce qui, d'ailleurs, ne manquera pas de déteindre ostensiblement sur les propos avancés ; parfois assésés de manière un peu sèche, brutale même. Incidemment, l'on apprendra aussi qu'il goûtera aux chemins de l'exil¹. Des autres antécédents professionnels, il ressort qu'il fut chroniqueur auprès d'un organe local. D'où le profil attachant aux textes proposés et agencés sous forme d'un faisceau d'opinions ; c'est-à-dire s'adressant visiblement beaucoup plus au grand public qu'à celui dit spécialisé. Certains d'entre eux avaient déjà fait l'objet de publication ; tandis que d'autres, inédits, le sont pour la première fois dans ce recueil de textes.

1. Un constat relativement succinct et partiel...

D'emblée qualifié de « bilan », ce travail a tout l'air d'un dérivatif par le truchement duquel l'auteur s'empresse de déballer et vider son sac ; et, souligne la préface, « exprime d'abord une colère juste ». (p. 18). Avec cette question pendante : « *qu'avons-nous fait des 50 premières années de notre indépendance ?* » Question lourde, restée ouverte ; car au demeurant, il

n'est pas sûr qu'elle ait pu donner lieu aux réponses attendues par les uns et les autres.

Toute ponctuée de « balises », la préface résume ainsi l'état d'esprit dans lequel celui-ci s'inscrit et s'insère : « *La crise de notre monde est plus morale que financière et politique. Toute stratégie et toute action viennent de la culture, mais aussi et surtout de la manière dont on représente et perçoit l'autre...* », conclura le prestataire (p. 29). Faisant ainsi part de son propre sentiment au regard d'une situation ambiante manifestement préoccupante à tous points de vue et attestant manifestement d'un état de déliquescence décelable à bien des niveaux. En témoignent d'ailleurs les termes utilisés comme à dessein pour dresser le tableau général prédominant : « *échec* », « *banqueroute* », « *indépendance de façade* »², « *semblant d'indépendance* »...

L'avant-propos mérite lui aussi une brève halte. Il y est fait mention d'un jugement foncièrement négatif et pratiquement sans appel ; formulé presque comme une sentence : « *dans certains pays, on a même le sentiment que les populations sont devenues*

Les indépendances africaines : vues de Côte d'Ivoire

Mahmoud Ariba

L'Afrique et le défi de la seconde indépendance

par J.C. Djéréké

l'Harmattan-Côte d'Ivoire, 2012, 159 pages, 17 euros, ISBN : 978-2-296-9639-1



plus pauvres que sous la colonisation. Et pourtant, le sol et le sous-sol africain détiennent des richesses colossales et variées... » (p. 11). Et de s'interroger complémentirement : « *pourquoi les indépendances ont-elles débouché sur un cuisant échec ?* »³

Questionnements livrés, exposés de manière frontale. Sans pour autant insister comme il se doit sur les indescriptibles bouleversements provoqués par le rouleau compresseur que fut la colonisation, ni encore moins rappeler à quel point les pays colonisateurs qui ont ruiné l'Afrique présentaient le profil de bandes organisées ou du banditisme de grand chemin. La symbolique de « coupeurs de routes » valant donc aussi dans ce cas précis dans la mesure où cette même colonisation a contribué à retarder de plusieurs décennies le rendez-vous de l'Afrique avec les défis liés à son développement et son essor. Autant d'attributs imputables aux colonisateurs

d'hier et qui, en dernier ressort, pourraient tout aussi servir à comprendre pas mal d'aléas ou de travers facilement perceptibles dans les démarches de nombre de commis post-coloniaux ; c'est-à-dire ceux là-mêmes qui, pour avoir été eux-mêmes littéralement « noyés » dans ce que ce fut un certain « *éthos/bouillon de culture colonial* » sembleraient en porter jusqu'à l'heure actuelle l'indélébile et imprescriptible empreinte⁴.

Logiquement, on pouvait s'attendre à voir cet ouvrage aborder de multiples contextes, il n'en fut rien. Et s'est donc limité à se polariser sur les seuls points faibles, négligeant ainsi toute allusion à d'autres éventuels aspects plus ou moins positifs. Pas plus qu'il ne semble avoir été particulièrement attentif aux enjeux majeurs ou aux transformations en cours. L'accent s'étant porté exclusivement sur les seuls constats sans que cela ait été suivi par l'expression d'un quelconque intérêt, même fugace, pour les dynamiques invitant au changement. Ce qui, au bout du compte, en donne une lecture non seulement parcellaire mais aussi plutôt biaisée, voire pessimiste ou encore fataliste.

Toutefois, il faut bien reconnaître que si peu approfondie qu'elle soit, cette contribution donne malgré tout à réfléchir sur le devenir de l'Afrique et les enjeux liés à son devenir. Ainsi, dans une certaine mesure, permet-elle de prendre connaissance des différents angles de vue à partir desquels l'auteur a cru pouvoir inventorier les éléments ayant justifié son intérêt. Tout autant que son insistance à vouloir les considérer comme importants dans sa saisie, sélective, de quelques maux ou autres handicaps dont souffre encore aujourd'hui le continent. D'autant plus que la parution même de cet ouvrage s'inscrit dans un moment bien particulier, qui se trouve celui concordant avec la

célébration par « dix-sept pays d'Afrique francophone... en 2010 (du) cinquantenaire de leur « indépendance » ».

Un cinquantenaire jugé, au fond, globalement négatif : « parce que la majeure partie des Africains manque d'eau potable, d'électricité, de routes praticables, d'écoles, de dispensaires, d'assurance-maladie, etc. Que s'est-il passé pour aboutir à un tel résultat? Qu'est-ce qui a empêché ces pays de « décoller »? »

2. Des pistes thématiques quelque peu disparates, hétéroclites et brouillées

De fait structuré/articulé comme il l'est en vingt-trois chapitres, l'ouvrage s'avère d'inégale importance quantitativement et qualitativement parlant ; et traitant de thématiques plus ou moins composites conformément à l'usage en matière de chroniques journalistiques. Il faut noter que sept parmi ces chapitres sont presque exclusivement consacrés au rôle de l'Eglise et à sa place singulière dans la société ivoirienne. Ce qui amène à conclure aussitôt que le principal sujet de prédilection est bien celui attaché à la mission sociale de celle-ci ; et chemin faisant, aux hommes désignés pour la représenter dans le contexte considéré. Nous reviendrons plus loin sur ce détail qui, à vue d'œil, retient l'attention d'une manière ou d'une autre.

Sous un autre angle, peut-être pourrait-on aussi relever la touche quelque peu philosophique qui, parfois, semble sous-tendre le développement général adossé au livre ; et qui, cela va de soi, vaut d'être mise en relief de temps à autre pour qui veut en comprendre réellement les tenants et aboutissants.

Que dire encore à ce sujet, sinon que c'est aussi un livre qui, à la fois par le ton rapidement adopté et les thèmes connexes soulevés, renvoie d'emblée aux éphémérides de l'actualité sociale et politique en Afrique ; semblant en cela ressasser, à son tour, pratiquement les mêmes griefs déjà formalisés auparavant à l'encontre de systèmes considérés, à tort ou à raison, comme profondément contaminés ou altérés par leur inconditionnel suivisme déclaré (notamment vis-à-vis des ex-puissances colonisatrices prises, indéfiniment, comme « modèles » ou « référents »).

En revanche, le titre assigné au livre prête forcément à qui proquo dans la mesure où la « radioscope » attendue se limite finalement à faire cas d'un prétendu bilan, le plus souvent à partir de descriptions inspirées du contexte proprement ivoirien ; perdant ainsi de vue, à maintes reprises, la vue d'ensemble que le titre annonçait sans doute un peu présomptueusement. Car oubliant de prendre en compte d'autres éléments explicatifs dans sa narration des faits, polarisés comme chacun peut le constater presque entièrement sur la crise (exacerbée) interne ivoirienne (révélée à la faveur de l'épisode des dernières élections présidentielles de décembre 2010) ; d'ailleurs commentées

avec une non moins évidente et indiscutable partialité. Ce qui, sans aucun doute, ne peut s'expliquer sans lien avec une posture adoptée depuis le début ; ayant consisté à une mise en exergue manifeste du seul crédo référé à sa propre filiation idéologique.

Pour autant, il est cependant constaté que presque chacun des chapitres proposés se trouve mettre l'accent, à sa manière, sur un enseignement tiré à l'évidence d'une observation attentive de la réalité sociologique africaine comme peuvent l'illustrer les exemples ci-après :

- « ...la politique n'a pas d'autre finalité que le service et le service de tous (l'ensemble des ethnies, de partis politiques, des religions, des couches sociales... » p. 83)
- « une réflexion sur les avantages liés à la démocratie. » (pp. 93-96)
- « La difficulté pour la France » d'avoir des rapports normaux avec les Africains » (p. 99)

Vient ensuite une critique, particulièrement acerbe, relative à l'organisation familiale africaine élargie qui, selon ses dires, constitue un énorme boulet : « l'Africain est prisonnier et souvent victime de cette famille où oncles, tantes, neveux, nièces, cousins et cousines ne rêvent que d'une chose : vivre aux crochets de celui qui a plus ou moins « réussi » » (p. 62) ; semblant en même temps occulter les autres fonctions attributives relevant du cercle familial dans ses diverses connotations sociologiques.

Avec parfois des comparaisons inattendues : «...les pays africains n'ont pas le monopole des mauvaises pratiques. En Occident aussi, on remarque que le train de vie des gouvernants n'a rien à voir avec le train de vie des gouvernés.» (p. 82). Ce qui, indirectement, donne parfois aussi l'impression que ces propos viennent confirmer ce pli contracté chez la plupart des Africains ; consistant toujours à tenter de s'auto-évaluer par rapport aux standards ou normes en vigueur dans l'hémisphère Nord. La distanciation requise, semble-t-il, n'ayant pas encore été opérée à ce jour.

Sur un autre plan, il convient d'ajouter que la première impression ressentie à la vue et au contact de la physionomie générale du livre ne prête pas forcément à considérer qu'il s'agit là véritablement d'un travail de réflexion assez poussée ; mais inciterait tout au plus à pencher pour l'idée d'un faisceau d'opinions juxtaposées ? Sans doute rassemblées à une seule fin, pourrait-on dire, de pouvoir donner lieu à ce qui se voudrait une vision d'ensemble autour d'une thématique déterminée. Et de fait, le livre proposé est bel et bien singulièrement limité, confiné comme il l'est à une simple compilation de textes ; certes quasiment ou facilement dissociables les uns des autres mais cependant accolés à dessein pour, d'une part, leur épargner sans doute un éventuel oubli et, d'autre part, faire certainement mémoire avec l'intention de rendre compte d'un certain état des lieux.

Un état des lieux en vérité, pas toujours nécessairement élogieux ; ni même prêtant en l'occurrence à un bilan plus ou moins apaisant ou réconfortant. C'est que le caractère plus ou moins dispersé, un peu épars même, a fait que l'approfondissement escompté ne soit pas toujours au rendez-vous. Pas plus d'ailleurs que l'analyse véritablement fouillée, minutieusement circonstanciée ; même si dans le même temps, il y a lieu d'admettre qu'il ne manque pas de s'appuyer en cas de besoin sur une solide documentation⁵ et des positions défendues par d'autres essayistes ou militants engagés pour la cause de l'Afrique. N'hésitant pas, en conséquence, à prendre comme points d'appui de précieuses citations ou autres témoignages jugés pertinents ou tout à fait appropriés pour donner plus de corps à ses propres extrapolations ; sinon pour suggérer, le cas échéant, de nouvelles pistes méritant d'être explorées et défrichées à leur tour.

Dans le déroulement de la trame du livre, l'on peut donc relever une série de constats énoncés et mettant l'accent tantôt sur l'épanouissement économique et social (qui n'a pas eu lieu pour cause de la confiscation des richesses aux mains d'une « minorité arrogante et méprisante ») ; tantôt sur ce qu'il appelle « nos propres démons (tribalisme, corruption, non-respect du bien commun, indiscipline, paresse, etc.) » (p. 45). Bref, un tableau général d'une Afrique décrite comme bien mal en point, fragilisée et discréditée par certains de ses dirigeants au pouvoir qui ne défendent pas ses intérêts mais les leurs (p. 133). Sans pour autant jamais mettre en avant à quel point celle-ci, malgré l'adversité, garde encore intacts d'authentiques ressorts ; susceptibles de l'aider à se relever et se redresser. Une Afrique qui n'a, par conséquent, aucune raison de désespérer de son avenir pour peu que soient utilisées ses immenses ressources à bon escient ; pour peu que le pouvoir ne soit pas utilisé à des fins « d'enrichissement et de domination » (p. 81).

En tout état de cause, si le livre en question paraît animé par-dessus tout d'un réel souci destiné (vraisemblablement, à provoquer un salutaire déclic de conscientisation), il reste que le titre assez prometteur retenu (suggérant un nouveau départ) ne semble guère avoir été suivi d'effet pour s'attarder sur une pluralité d'autres éléments explicatifs. Même si, en dépit de cela, l'auteur ne manque pas de préciser que la finalité assignée à son livre vise à « provoquer un sursaut, conduire à un changement de mentalités et de comportements. Changement sans lequel, il sera difficile, voire impossible, d'accéder à la vraie indépendance qui passe par l'amour du travail, la rigueur, la confiance en soi, la lutte contre le tribalisme, le respect de la chose publique... ».

Grosso modo, les critiques soulevées tendent à rappeler à quel point la phase postcoloniale a fait mettre à jour très tôt de bien étranges connivences et curieuses complicités. Parmi ces sociétés, nombre d'entre elles n'auront

donc même pas eu le temps (suite au desserrement de l'étau colonial) de décompresser un peu pour reprendre leur souffle en vue de se reconstruire, qu'elles se retrouvèrent à faire encore les frais et subir les affres de dictatures postcoloniales. Et de fait déjà gravement abimées par la colonisation, ces sociétés ont du faire aussi les frais de totalitarismes postcoloniaux sous des régimes bornés ou crispés comme pas possible ; archi-connus pour se prévaloir d'une extrême rigidité autoritariste. Car en vérité, n'ayant jamais pu/su adopter, vis-à-vis de leurs populations respectives, une approche (philosophie) nouvelle. C'est pourquoi, il est permis d'affirmer que la magie ineffable des indépendances ayant été froidement cassée, violée et broyée, n'a donc pas toujours débouché sur les changements de perspective si ardemment souhaités, ni même sur une amélioration notable et/ou palpable de leur quotidien ; en termes de qualité de vie ou de bien-être dans les contextes en question. L'espèce d'« amateurisme » sur le plan politique dont firent preuve nombre de « régents » de la période postcoloniale renseigne aussi grandement sur l'état d'esprit qui les animait. En un certain sens, les indépendances n'ont pas signifié pour l'Afrique, loin de là, la fin des aventures périlleuses et incertaines.

Tout en prenant visiblement en compte la seule place dévolue à la religion catholique dans la société ivoirienne, cela ne l'empêche pas d'être particulièrement critique. Ainsi, est-il aussi question (comme souligné à nouveau distinctement dans la préface évoquée), d'une « remise en question de la mission de la religion ou de son orientation, une mise en cause même de certains dérapages » ; et chemin faisant, d'une critique en règle de la hiérarchie catholique officiante dans la formation sociale évoquée. Avec l'intention affirmée de « mettre à jour quelques problèmes de fond » et de se prononcer là-dessus (p. 117).

En sachant qu'aucune allusion n'est faite en ce qui concerne la présence de l'islam, on se pose donc naturellement les questions suivantes : serait-ce par prudence, par choix délibéré ou alors par calcul clairement assumé dans l'intention de ne pas « empiéter » sur un espace mitoyen considéré comme strictement réservé ? Ou bien, considère-t-il que la hiérarchie officiante dans le registre propre à l'autre religion évoquée s'est bien gardée de voir entachée son action en gardant à son profit une distance appréciable par rapport aux coulisses du pouvoir dans la société considérée ?

On n'en saura pas plus sur les raisons du silence soigneusement observé sur la question. Comme si l'auteur en raison même de sa propre filiation religieuse (étant ecclésiastique lui-même comme souligné plus haut) avait choisi d'occulter délibérément toute référence, implicite ou explicite, à une telle dimension ; pourtant dûment attestée et avérée dans les méandres chronologiques du cadre géographique considéré.

Un autre versant apparaît en filigrane dans le livre : les récentes élections

présidentielles qui ont eu lieu en Côte d'Ivoire et les nouvelles recompositions de l'échiquier politique qu'elles ont provoqué. Tout en affirmant que « *la crise ivoirienne a révélé une fois de plus que la France n'a pas arrêté d'intervenir dans les affaires internes des Africains comme au temps de la colonisation* » (p. 215). Et c'est sans doute là aussi que se situe le deuxième point central du livre : une critique en règle du rôle occulte assumé par une France qui, selon lui, continue de tirer les ficelles ; contrôlant donc les richesses des pays « indépendants ». Décrivant ainsi le sort de son pays « *la Côte d'Ivoire dont les attributs de souveraineté ont été détruits par un pays qui se vante d'être la patrie des droits de l'homme* » (p. 127). Mais surtout s'en prenant à vif au vainqueur des dernières élections présidentielles et en ne manquant pas du même coup de cibler un « système » ayant pour nom : la « *Françafrique* ». Avec tous les sous-entendus qualifiés pour lui être associés et tendant, entre autres, à démontrer que la décolonisation est loin d'être achevée.

Cependant il y a lieu d'indiquer que la posture critique, affleurant à vif presque à chaque page, reste malgré tout suffisamment éclairante sur la posture

militante et anticolonialiste, telle que revendiquée et assumée par son auteur. Par conséquent, ce qui retiendra sans doute le plus l'attention, de prime abord, sera certainement ce ton de révolte difficilement contenue, qui comme souligné plus haut, transparait explicitement à travers les pages du livre en question face à un bilan de cinquante années consommées et vécues à l'ombre des indépendances ; bien entendu jugées, selon lui, des plus décevantes car passées sans qu'elles aient pu répondre comme il se doit à tous les grands espoirs nourris par les uns et les autres. Evoquant alors, pour renforcer ses propos, le sort de « *l'Afrique malade de la mauvaise gouvernance de ses dirigeants, d'une mauvaise conception de la politique, du tribalisme...* » (p. 51).

Puis, à la faveur d'une subtile mise en comparaison entre pays francophones et anglophones, ces derniers sont considérés selon lui comme s'en sortant beaucoup mieux sur bien des plans que ceux de la sphère francophone encore en butte à bien des coups fourrés signés de l'ancienne puissance coloniale : « *...on constate qu'il y a plus de coups d'Etat en Afrique francophone que dans les autres*

parties du continent, que nos frères anglophones s'en sortent beaucoup mieux que nous en termes d'accès à l'éducation, à la santé et à l'eau potable, d'alternance au pouvoir sans effusion de sang, d'organisation d'élections équitables, justes et transparentes, de respect des droits de l'homme, que l'Angleterre ne s'immisce pas, de manière intempestive et indécente, dans les affaires internes de ses ex-colonies... » (p. 43).

En guise de conclusion

Ce bref clin d'œil adressé aux candidats potentiels à l'immigration clandestine et formulé en ces termes : « *si certains jeunes africains savaient qu'en Europe, la solitude et les relations froides côtoient les supermarchés achalandés, les rues nettoyées et les bus et métros arrivant à l'heure, ils cesseraient d'idéaliser Paris, Amsterdam, Londres ou Berlin ; ils éviteraient surtout de courir (...) le risque de monter dans un train, un avion ou d'emprunter des embarcations de fortune pour réaliser leur rêve d'échapper à l'« enfer » africain* » (p. 26).

Les réponses apportées et supposées expliquer les raisons pour lesquelles l'Afrique a raté son rendez-vous avec un

développement réel et durable ne sont pas franchement convaincantes. Car laissant forcément dans l'ombre bien d'autres facettes importantes. Et en outre, ne s'attardant point à vouloir montrer par exemple pourquoi il y a eu dans bien des cas réactivation des forces jusque-là endormies (atavismes...) ; qui elles aussi, de bien des manières, ont leur part dans les échecs signalés ici ou là. Pas plus qu'il n'évoque aussi les invraisemblables bouleversements provoqués par la colonisation ; dont les effets ne peuvent s'effacer, du jour au lendemain, comme d'un simple coup de baguette magique. Enfin, il ne semble guère prendre suffisamment en compte les nouveaux « séismes » provoqués par l'entrée d'une technologie envahissante et les conséquences perturbatrices qu'elle engendre sur tous les éléments constitutifs des cultures locales.

Cette vision prospective, qui assurément fait défaut, aurait certainement pu donner plus de force ou de prenant à la trame d'un livre qui, à sa manière, raconte les promesses flouées et les rendez-vous manqués dans cette Afrique post-coloniale... toujours en attente de lendemains meilleurs !

Notes

1. « *Pour des raisons évidentes dans un contexte ivoirien fait de persécutions permanentes de tous ceux qui incarnent une pensée dissidente.* », comme souligné dans la préface.
2. C'est-à-dire à comprendre au sens de simulacre. Ce dernier défini dans comme « *ce qui n'a que l'apparence de ce qu'il prétend être* » (Cf. Larousse).
3. Cf. <http://nouveaucourrier.net/lafrique-et-le-defi-de-la-seconde-independance-le-dernier-livre-de-jean-claude-djereke-est-sorti-a-paris/>.
4. « *De nombreux travaux ont mis en évidence l'arbitraire institutionnalisé qui caractérisait le régime de l'indigénat, la toute puissance des « commandants de cercle (qui cumulaient tous les pouvoirs), les ponctions permanentes en hommes et en produits (travail forcé, contributions obligatoires, impôt capitaire, conscription, etc.), les brimades incessantes et les humiliations quotidiennes. Le terme de « despotique » a lui-même été déjà utilisé à ce propos* ».
« *Considérer l'État colonial comme un fournisseur de services à des usagers semble donc anachronique, voire surréaliste, tant l'« indigène » était loin*

d'être traité en « usager ». Mais pourtant l'État colonial, malgré tout, assurait aussi des prestations envers ses sujets (santé, éducation, routes, par exemple). C'est justement ce paradoxe qui définit la gouvernance despotique : des services sont délivrés, mais sur un mode autoritaire, répressif, arrogant, voire raciste. À cet égard, la gouvernance despotique coloniale n'est évidemment qu'une des multiples figures des modes despotiques de gouvernance à travers l'histoire.

Mais la gouvernance coloniale constituait aussi une forme assez particulière de gestion des affaires publiques, qui mélangeait un ensemble de traits issus du modèle étatique européen (avec sa bureaucratie, ses procédures, ses organigrammes, ses rapports, ses institutions) et un autre ensemble de traits « inventés » par la situation coloniale et souvent en contradiction avec les précédents (puisque l'on commandait à des « indigènes », au lieu d'administrer des citoyens), dans une situation complètement dérogatoire par rapport à la métropole ».

Cf. <http://www.institut-gouvernance.org/fr/analyse/fiche-analyse-263.html>

5. En citant, par exemple, « *Partenia (diocèse situé non loin de Sétif en Algérie et disparu au 4ème siècle)* », (p. 116).



Hommage à Mahfoud Kaddache

L'ouvrage *Généralisations engagées et mouvements nationaux. Le XXe siècle au Maghreb* reprend les actes du colloque organisé du 25 au 27 avril 2009 à Oran en hommage à l'historien algérien disparu Mahfoud Kaddache¹.

A ce colloque, des historiens du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et de la France, ont mené une importante réflexion sur la question de l'engagement, qu'il soit politique, intellectuel, culturel ou militant. C'est un engagement associé à une temporalité, celle de la période où des mouvements nationaux ont émergé, au XXe siècle, dans les trois pays du Maghreb et au cours de laquelle des générations de militants politiques et syndicaux, des acteurs sociaux, des « éveilleurs » activant dans la sphère culturelle, tout d'abord, puis politique ont concouru, par leur action, à créer les

Le Mouvement national au Maghreb : le temps des acteurs politiques

Amar Mohand-Amer

**Généralisations engagées et mouvements nationaux
Le XX^{ème} siècle au Maghreb**
coordonné par Ouanassa Siari-Tengour et Aissa Kadri
Éditions du Crasc, Oran, 2012, 800 DA,
ISBN : 978-9961-813-45-5

conditions objectives à la libération des pays du Maghreb. C'est dans cet esprit que les problématiques débattues, pendant les trois jours du colloque, se sont articulées autour de

trois grandes idées : « *approches théoriques* », « *positionnements et engagements* » et « *lieux, espaces et pratiques de l'engagement* ».

Ces réflexions ont été préalablement balisées par des communications sur le parcours de M. Kaddache et son action en tant que militant politique, responsable scout et universitaire. Spécialiste du Mouvement national, M. Kaddache est l'archétype de l'universitaire-engagé. Figure du militantisme politique, il fut de tous les combats avant et après l'indépendance de l'Algérie en juillet 1962. Aussi, cette sentence de Fouad Soufi² résume, à notre avis, et, à juste titre, la place qu'occupe M. Kaddache dans l'historiographie algérienne : « *Mahfoud Kaddache aura fait sa partie, la plus importante, aux autres de continuer* ». C'est un rappel au métier de l'historien et sa mission au sein de sa société.

Le questionnement autour de l'identification et de la qualification d'une génération a constitué une des

plus importantes problématiques de ce colloque, tout comme celui du temps historique et des espaces de socialisation. Ces approches théoriques, qui convoquent les travaux de E.-J. Hobsbawm³, K. Mannheim⁴, G. Balandier⁵, R. Kosseleck⁶ et d'autres rendent compte des processus complexes de la formation d'une élite politique et/ou intellectuelle. Elles permettent ainsi de situer les luttes du Mouvement national dans des cadres et catégories bien déterminés et cela afin de mieux restituer les modes d'action politique et d'en préciser les modalités. Sur la pertinence du recours à la périodisation, les réflexions développées dans ces actes prennent en considération des moments de rupture et de basculement majeurs au Maghreb (Guerre du Rif de 1926 au Maroc, événements de mai 1945, et 1^{er} novembre 1954 en Algérie, indépendances nationales de 1956 et 1962...). Ces événements sont souvent étudiés dans une perspective historique globale (en relation avec la première et seconde Guerre mondiale, par exemple) ; cette approche permettant de mieux aborder les enjeux politiques et stratégiques de cette période. L'approche par le temps ou la temporalité a aussi l'avantage de mettre en évidence les conditions objectives de l'émergence de nouvelles générations d'acteurs dans un contexte particulier, celui du XXe siècle. Cette période est marquée par l'avènement et la promotion de grandes idéologies et courants de pensées dans le monde (Nahda islamique, kémalisme, communisme triomphant...). Ceux-ci vont modeler les premières générations de militants et d'acteurs politiques. Les espaces ou les lieux de sociabilité, quant à eux, sont indissociables de toute action politique, sociale ou culturelle en cette période. Les études sur leur importance dans la promotion et la consolidation du Mouvement national au Maghreb requièrent l'intérêt des chercheurs en sciences sociales et humaines, mais, faut-il le souligner, de façon encore insuffisante. Des recherches scientifiques (monographies) plus soutenues sauront défricher ce terrain fertile du fait de la multitude et de la diversité de ces lieux et espaces.

Le XXe siècle au Maghreb est celui des changements politiques radicaux. En

effet, le Mouvement national, notamment en Algérie, renverse complètement le processus de résistance au colonialisme qu'a connu le siècle précédent et exprime une nouvelle vision intellectuelle et politique. Elle est pragmatique et en rapport avec les enjeux et les réalités de ce moment historique (1919-1954). Le recours aux armes n'ayant pas été efficace, il est récusé au profit de la lutte politique. Ainsi, les générations d'intellectuels et de militants du XXe siècle, confrontées au colonialisme, ont, dans le cadre des mouvements nationaux, pensé et élaboré des modèles politiques reflétant la diversité des approches et des réalités sociales et culturelles des pays du Maghreb. C'est un mouvement lourd qui fait appel à l'engagement militant par la formation et la conscientisation politiques. Le recours des nationalistes maghrébins à l'action partisane est un bouleversement fondamental dans l'histoire contemporaine du Maghreb. Ses conséquences sur la vie politique, sociale et culturelle sont considérables dans le sens où l'investissement dans le Mouvement national requiert non pas un réaménagement des anciennes pratiques politiques mais leur abandon.

L'engagement de ces générations dans le Mouvement national au Maghreb est souvent étudié dans ces actes par le biais de l'approche par la catégorie. Cette méthode est, selon Ouanassa Siari-Tengour⁷, l'une des coordinatrices de ces actes, la plus adéquate dans la mesure où elle autorise une action de déconstruction et d'affranchissement de toute « emprise mémorielle ». Elle contribue également à restituer efficacement les dynamiques de mobilisation afin d'en exprimer les nombreuses causalités (M. Dobry)⁸. Aussi, le travail réalisé par Omar Carlier⁹ sur les générations des militants du Parti du peuple algérien (PPA)¹⁰ à Alger entre 1939 à 1947 apporte un nouvel éclairage sur l'importance de l'histoire locale, la division et l'articulation entre le centre et le faubourg, la place de la centralité en politique et du « temps générationnel » dans la constitution d'une élite, politique et/ou intellectuelle. Cette interrogation

sur le temps et la temporalité est fondamentale si l'on veut comprendre les ressorts de ce Mouvement national dans l'histoire du Maghreb, un temps en rapport avec des événements majeurs. Ceux-ci sont associées à des histoires personnelles, d'où l'importance des travaux prosopographiques. Les contributions de Lazhar Mejri¹¹ sur Ali Jrad et Mohammed Ennafâa, et de Linda Amiri¹² sur Abdelaziz Menaouer et Abdelkader Hadj Ali, pionniers du Mouvement national en Tunisie et en Algérie, renvoient à des questions centrales comme celles du rapport entre l'idéologie et le nationalisme ou bien des influences, souvent complexes et contradictoires, ayant forgé la conscience politique de ces militants.

La génération des engagés est plurielle. Dans cette optique, l'expérience de la constitution d'une Armée de libération du Maghreb (1954-1956) constitue un terrain fécond à l'exploration scientifique d'une problématique dépassant le cadre de l'histoire nationale. Cette approche proposée par Hassan Remaoun¹³, peu présente dans l'historiographie maghrébine, confirme qu'un Mouvement national maghrébin n'était pas un projet utopique. Sa dynamique a été forte et l'engagement politique et intellectuel des responsables et militants maghrébins ne s'est estompé qu'avec l'émergence en force des États-nationaux en 1956 et 1962. Par ailleurs, ce constat introduit une dichotomie dans la qualification des générations du Mouvement national dans la mesure où la fin de la période coloniale a produit de nouvelles logiques. Aussi, l'existence d'une « génération de l'indépendance » est posée par René Galissot¹⁴. Son interrogation est pertinente dans le sens où il la relie à une autre dynamique historique, celle du développementalisme et de ses acteurs. Dans la même optique, Benjamin Stora¹⁵ y adjoint une catégorie qu'il qualifie de celle des « héritiers ». Il s'agit de la catégorie de dirigeants nationalistes maghrébins nés entre 1956 et 1963. Ils succèdent, dans la typologie conçue par l'auteur, à celle des « conquérants » du pouvoir après

les indépendances, génération ayant quant à elle vu le jour dans l'entre-guerre (1919-1939). Ce découpage n'a de sens que s'il reconnaît aux pionniers, les « architectes », ceux qui sont nés entre 1890 et 1910, la paternité du Mouvement national maghrébin.

L'espace comme marqueur historique est omniprésent dans ces actes. Le café, le cercle, la mosquée...¹⁶ sont des lieux de sociabilité, mais occupent également des fonctions symboliques. Ils sont étroitement en phase avec l'action politique et l'engagement dans les mouvements nationaux maghrébins. L'expression artistique est également présente avec ces peintres algériens, peu connus, si on les compare aux écrivains de cette période. Leur contribution au combat politique est reliée par Anissa Bouayed¹⁷ à une modernité dont le Mouvement national a été le bénéficiaire. Une autre catégorie a été insuffisamment abordée dans ces actes, c'est celle des femmes en l'occurrence. Oubli révélateur ou constat objectif de leur rôle au sein du Mouvement national ? Pour Zineb Ali Benali¹⁸, leur place dans les générations du Mouvement national en Algérie n'est pas usurpée. Les textes de Taos Amrouche, Djamilia Debèche et Assia Djebar (et d'autres), publiés au cours de cette période, ont fait entendre d'autres voix « en contre point » et, de ce fait, ont inscrit leur engagement dans la « Grande révolution ».

Ces catégories, et elles sont nombreuses dans cet ouvrage, ouvrent de nouvelles perspectives scientifiques dans le sens d'une meilleure connaissance de ces générations engagées pour un seul objectif, la libération du colonialisme et son abolition. Le travail de reconstitution des itinéraires, l'analyse des processus de formation et d'idéologisation, l'étude des stratégies de groupe (ou stratégies personnelles) distinctes, opposées ou complémentaires, sont bien reportés dans ces actes, d'où son grand intérêt, et cela bien que d'autres aspects restent à explorer pour un plus grand éclairage de la question.

Notes

- Colloque organisé par l'équipe de recherche « Biographie, parcours et réseaux » de la Division Socio-anthropologie de l'histoire et de la mémoire (HistMem) du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC) d'Oran, et cela en coordination scientifique avec l'Institut Maghreb-Europe de l'Université Paris 8, et en partenariat avec l'ANDRU (Agence nationale pour le développement et la recherche universitaire, Alger, Algérie). *El Watan, Le Quotidien d'Oran*, le CCF (Centre culturel français, Oran, Algérie, actuellement dénommé l'Institut Français). Les Universités d'Oran, Constantine, Mostaganem et d'Alger.
- F. Soufi, « Mahfoud Kaddache, un historien à l'Université d'Alger », pp. 23-30.
- E.-J. Hobsbawm, 1994, *Age of extremes. The Short Twentieth Century 1914-1991*, Londres, Michael Joseph.
- K. Mannheim, 1928, *Le problème des générations*, Paris, Nathan.
- G. Balandier, 1951, « La situation coloniale, approche théorique », in *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. 11, pp. 44-79.
- R. Kosseleck, 1990, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS.
- O. Siari-Tengour, « Générations politiques et mémoire », pp. 55-63.
- M. Dorby, 1986, *Sociologie des crises politiques, la dynamique des mobilisations sectorielles*, Paris, Presses de la FNSP.
- O. Carlier, « Les générations PPA de la Deuxième guerre mondiale : le cas d'Alger (1939-1947) », pp. 125-151.
- Parti du peuple algérien, créé par Messali Hadj à Nanterre (France) le 11 mars 1937.
- L. Mejri, « Ali Jrad et Mohammed Ennafâa, deux communistes tunisiens de la première génération », p. 231.
- L. Amiri, « Abdelaziz Menouer et Abdelkader Hadj Ali, les dignes représentants d'une génération pionnière », pp. 245-252.
- H. Remaoun, « À propos des guerres de libération en Afrique du Nord et de l'Armée de libération du Maghreb (1954-1956) : une génération, deux lignes et trois projets », pp. 207-229.
- R. Gallissot, « Générations intellectuelles au Maghreb : existe-t-il une génération intellectuelle de l'indépendance avant le triomphe du développementalisme national après les indépendances (années 1960-1970) ? », pp. 37-63.
- B. Stora, « Algérie-Maroc : les années 1930, les générations politiques du nationalisme », pp. 177-182.
- A. Zekkour, « Les espaces de sociabilité islahistes. Le cas d'Alger (1931-1940) », pp. 287-300 et Y. Fates, « Du café maure au « café des sports », pp. 269-286.
- A. Bouayed, « Les peintres algériens : la génération du moment moderne », pp. 337-350.
- Z. Ali Benali « Les débuts de la littérature algérienne de langue française. Et les premiers romans de femmes ? », pp. 331-335.

Deux vies se croisent un jour, deux personnalités différentes par leur parcours biographique mais qui s'avèrent être tout aussi semblables et unis par un seul destin, celui de l'Algérie. Ils ont fait un choix nommé engagement, résistance et combat. *Le choix de l'Algérie* est un livre écrit à deux voix, dans l'esprit émancipateur des peuples colonisés, celui de l'Algérie et de l'Afrique. Des vies pleines d'enseignements que celles des professeurs Claudine et Pierre Chaulet qui, dès leur jeunesse, avaient opté pour le combat anti-colonial.

Au fil du temps, se forge la personnalité du "petit Pierre"...

Le récit commence par l'évocation des premiers souvenirs d'enfance de Pierre Chaulet, ceux de ses parents et grands parents. Des moments racontés avec une précision particulière qui permettent au lecteur de faire une sorte de voyage atemporel. Elevé dans une famille qui croyait aux valeurs du catholicisme social et du syndicalisme, il a été très tôt imprégné par les idées de justice. Ses parents lui montrèrent à plusieurs reprises qu'on pouvait être, par exemple, un Allemand et dénoncer, en même temps, le nazisme¹. Être un Français de souche et soutenir le combat des Algériens pour leur indépendance, tels furent les principes éducatifs qui lui ont été inculqués. Très tôt, Pierre Chaulet est admis dans une école privée tenue par des pères jésuites et fréquente également les mouvements de jeunesse chrétiens : les scouts de France. Il y découvrit, cependant, ce sentiment d'être un enfant à part, parce qu'il se retrouve en omniprésence avec des enfants appartenant à des familles plus aisées, ce qui lui permet déjà de prendre conscience de l'importance des inégalités sociales, mais aussi des préjugés du racisme contre les Algériens.

Plus tard, en rejoignant le mouvement de la jeunesse catholique (JEC), il se rend compte progressivement de la possibilité d'approfondir sa foi religieuse et surtout de porter un autre regard sur la société algérienne. Ensuite, viennent les études en médecine, aussi périlleuses que ses expériences avec les mouvements de jeunesse, notamment l'AJAAS². Une prise de conscience politique que Pierre Chaulet exprimera avec vivacité, en observant et en côtoyant la situation de misère de la population algérienne vivant dans les bidonvilles d'Alger. « Je sais maintenant d'où viennent les nourrissons dénutris, rachitiques et déshydratés, que je vois arriver à l'hôpital Mustapha. Je comprends que cette situation n'est ni naturelle ni accidentelle, et qu'elle est la conséquence d'un système d'exploitation économique et politique des groupes humains les plus fragiles du pays où je vis, de mon pays » (p. 85). Tous ces événements, et bien d'autres, l'ont amené à prendre position au côté des Algériens, à prendre parti pour la cause nationale et à dénoncer, à sa manière, le système colonial.

Claudine Chaulet ou l'enracinement dans une patrie

Originaire d'une famille de l'Est de la France, vivant dans un milieu rural qui

était rapidement marqué par l'industrialisation et la construction d'usines, Claudine Chaulet fut élevée dans une famille républicaine par des parents fonctionnaires qui croyaient fortement aux idées démocratiques. Elle raconte de bout en bout son passé et son attachement à une Algérie qu'elle apprendra à connaître progressivement. Parmi ses souvenirs les plus angoissants, les interminables déménagements de sa famille à travers la France. Un exode qui leur a été imposé à cause de la présence des Allemands dans leur région et des bouleversements qui secouaient le monde durant la seconde Guerre mondiale. Claudine Chaulet évoque également que ces événements sont à l'origine de son déracinement et de son « arrachement irrémédiable à la terre et aux souvenirs » (p. 115). De par son activité professionnelle, son père, qui était officier français, était amené à faire des déplacements multiples. Ainsi, les départs et les retours caractérisaient la vie de cette famille, à l'intérieur de la France mais aussi à Oran (1942-1944), et enfin à Alger en 1950. C'est dans cette dernière ville qu'elle accompli ses premiers pas à l'université, à la Faculté des lettres, rencontrera André Mandouze³, et fera ses stages universitaires. Elle décrit cette période comme étant des plus agréables en faisant la connaissance de jeunes gens de son âge différents de son milieu d'origine. C'est à Paris, au Musée de l'homme qu'elle se fascina pour l'ethnologie, sans doute parce qu'elle lui permettait de voir autrement d'autres cultures.

L'année 1954 : deux voix pour une seule Algérie

Le 21 décembre 1954 fut la date de la rencontre du couple Chaulet, moins de deux mois après le déclenchement de la Guerre de libération algérienne. L'engagement de Pierre Chaulet commence prématurément en fréquentant plusieurs amis qui, comme lui, étaient favorables à une Algérie indépendante. Il était interne à la clinique de tuberculose à l'hôpital Mustapha à Alger et initiateur du groupement de solidarité avec la lutte engagée pour l'indépendance nationale. Ainsi, plusieurs appels ont été lancés partout dans le pays, il y a eu entre autre : le quotidien *Alger Républicain*, le bulletin *Amitiés algériennes*, l'appel *Pour la démocratie en Algérie* et aussi la rédaction d'un article dans la revue *Consciences Maghrébines*⁴ pour

Pierre et Claudine Chaulet : l'Engagement pour une vie en Algérie

Lamy Tennci

Le choix de l'Algérie. Deux voix, une mémoire

(Préface de Rédha Malek)

par Pierre & Claudine Chaulet

Editions Barzakh, 2012, 502 pages, prix : 990 DA, ISBN : 978-9931-325-25-3



dénoncer la torture des militants par la police. À partir de là, et en relation avec le FLN, la participation des Chaulet au mouvement de libération nationale devient très active. D'abord par leur engagement médical au profit des blessés et malades, puis l'organisation de formation pour les étudiants grévistes ou

au profit d'apprentis infirmiers jusqu'au transport de plusieurs militants clandestins. Leur collaboration avec Abane Ramdane, dirigeant du FLN, fut décisive, toute aussi importante que leur adhésion à l'appel du 1^{er} novembre 1954. La contribution de Pierre Chaulet dans l'équipe rédactionnelle du journal *El Moudjahid* (organe du FLN) a marqué également son engagement pour l'indépendance algérienne. Aux côtés de Frantz Fanon et, d'autres militants algériens, il a œuvré à promouvoir les idées indépendantistes en direction d'autres pays du continent africain, eux aussi victimes du système colonial. En cela, en témoignent les nombreux articles qu'il rédige sur le pétrole saharien, la minorité coloniale, ainsi que ses analyses pertinentes sur l'Afrique. À l'indépendance de l'Algérie, Pierre Chaulet obtient la nationalité algérienne en 1963 et contribue à l'édification du système national de santé. Pionnier de la lutte antituberculeuse, il a également œuvré au développement d'une médecine sociale au profit des plus déshérités. Son dévouement pour l'éradication de la tuberculose en Algérie et, plus tard, en Afrique subsaharienne lui a valu d'occuper plusieurs fonctions au sein du Ministère de la santé et au Conseil national économique et social (le CNES). Son implication au sein de l'Organisation mondiale de la santé (l'OMS) lui a permis d'être reconnu, en tant qu'expert, dans le programme mondial de lutte contre la tuberculose en créant un modèle universel d'épidémiologie, notamment en Afrique.

Le combat des Chaulet leur a valu deux exils qui représentent alternativement les deux épreuves aussi différentes que semblables que sont la lutte contre le colonialisme et la crise de la violence terroriste des années 1990. Leur engagement pour une Algérie libre les a amenés à prendre, à chaque fois, des risques considérables. Ce fut le cas lors de leur voyage en Kabylie en 1956, lorsqu'ils ont dissimulé le n° 4 du journal clandestin à l'époque, *El Moudjahid*, contenant le texte de la Plateforme de la Soummam dans les couches de leur

enfant : le premier document fondateur de la Révolution algérienne après la Proclamation du 1^{er} novembre 1954.

Claudine Chaulet, quant à elle, a contribué, au côté de son époux, à la construction nationale de l'Algérie, notamment après l'indépendance. Ce combat fut concrétisé notamment par son attachement et son travail rigoureux sur la question paysanne et les terres agricoles d'Algérie, au côté de « ces gens d'en bas »⁵. Claudine Chaulet, qui est professeure de sociologie, va à la rencontre de ces paysans et paysannes qui lui font connaître et comprendre la complexité de leur trajectoire socio-économique et historique. En faisant de la sociologie rurale son champ de bataille, elle a contribué, sans relâche, à la formation et à l'émergence de toute une génération d'étudiants et de chercheurs algériens. Dès 1962, elle redonne de l'importance à la question paysanne dans le contexte de la construction nationale. Elle collabore avec le Ministère de l'agriculture et de la réforme agraire et travaille sur les domaines autogérés des terres agricoles. Ses travaux universitaires sur le monde de la terre sont connus et reconnus comme des œuvres de référence dans le domaine des sciences sociales. Outre le développement de l'économie agroalimentaire en Algérie et de la sociologie rurale, elle a développé l'idée forte de l'autonomie des acteurs sociaux considérés comme « des sujets actifs, toujours conscients de leurs droits et de leurs intérêts et capable de stratégies autonomes... »⁶. Elle a également consacré son travail au service de la recherche sociologique au sein de plusieurs organismes de recherche : l'INA⁷, le CNRESR⁸ ou plus récemment le CREAD⁹, tout en collaborant avec le CRASC¹⁰. Grande fervente du travail de terrain, Claudine Chaulet l'est aussi pour les tâches d'enseignement qu'elle assure à l'Université d'Alger à partir de 1970 jusqu'à sa retraite.

Perspectives pour une Algérie possible

La lecture de cet ouvrage autobiographique, très impressionnant à notre sens, a été perçue comme une sorte de voyage à travers le temps, notamment pour toute personne n'ayant pas vécu directement la Guerre de libération nationale. C'est ce qu'ont voulu laisser les Chaulet pour toute une jeunesse qui se cherche et se recherche dans un monde en perpétuel changement. Par leur témoignage, ils ont tenté de comprendre et d'explicitier les différentes épreuves traversées par l'Algérie, les effervescences qui ont jalonné l'indépendance de l'Algérie, les blessures et les traumatismes laissés après des années de violence, au sens large du terme. Un pays qui essaye de se construire malgré les incertitudes et les difficultés.

Même si Pierre Chaulet nous a quittés le 5 octobre 2012, son parcours de militant de la Cause nationale et celui de son épouse est un symbole de tolérance et du vivre-ensemble pour toute une catégorie d'Algériens, certes minoritaire

qui était d'origine européenne et de religion chrétienne, et qui a fait le choix de l'indépendance nationale.

Si les Chaulet sont considérés aujourd'hui par certains jeunes algériens comme des Algériens à part entière et aussi « entièrement à part », c'est parce

qu'ils ont su trouver une cause à défendre et pour laquelle ils ont milité. Leur vie constitue un modèle d'abnégation et de dévouement pour les causes justes. Par la restitution de ce récit, Claudine et Pierre Chaulet ont voulu léguer, à toute une jeunesse et à une génération, une

tranche de l'histoire algérienne et des aspirations à la liberté dans le monde.

En faisant en quelque sorte son bilan personnel, lors de son second exil à Genève, Pierre Chaulet écrivait : « Je sais, parce que je les ai vus et que je les

connais, qu'il existe encore dans les pays africains des femmes et des hommes conscients de l'intérêt de leur pays, compétents et capables de travailler au mieux-être de leur population. C'est pourquoi j'espère encore que la prochaine génération réussira là où la nôtre a échoué » (p. 362).

Notes

1. À la naissance du petit frère de Pierre : Jean François sera baptisé par Dom Walzer qui est évêque allemand ayant assisté à la montée du nazisme en Allemagne et qu'il avait dénoncé. Il fut réfugié en Algérie et vécu à Tlemcen dans une sorte d'ermitage. Selon Pierre Chaulet, le choix de ses parents était volontaire parce qu'ils voulaient lui montrer qu'il y a des Allemands qui se sont opposés à Hitler et ont été persécutés pour cela.
2. L'AJAAS : Association de la Jeunesse Algérienne pour l'Action Sociale créée en 1952.
3. André Mandouze, Universitaire spécialiste de Saint Augustin.
4. On peut se référer au n° 4 de la revue *Consciennes Maghrébines* (janvier-mars 1955, fondée par André Mandouze) dans lequel on trouve l'article de Pierre Chaulet sous le titre « Les Hors-la-loi en Algérie ».
5. Nous retrouvons cette expression « des gens d'en bas » dans l'ouvrage : *La conquête de la citoyenneté. Hommage à Claudine Chaulet* publié suite au colloque organisé à Alger le 19 mai 2011.
6. Cette idée est développée dans le même ouvrage cité précédemment : *La conquête de la citoyenneté. Hommage à Claudine Chaulet* (p. 25), à partir de la thèse de Doctorat d'Etat de Claudine Chaulet en sciences humaines et intitulée : *La terre, les frères et l'argent*, soutenue le 6 juin 1984.
7. L'INA : Institut National Agronomique.
8. Le CNRESR : Centre National de Recherches en Économie et Sociologie Rurales.
9. Le CREAD : Centre de Recherche en Économie Appliquée.
10. Le CRASC : Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle.



Impossible, c'est autant un grand cri de survie qu'un murmure, le cri d'une femme qui se réaffirme après tant de fractures... Le roman *Impossible de grandir* de Fatou Diome traite de cette dualité que nous avons tous et toutes en nous, cette personne adulte que nous sommes devenue, confrontée à l'enfant qui reste toujours en nous, avec son histoire et ses stigmates qui nous façonnent. Il s'agit de Salie, adulte qui se trouve en pleine introspection, face à son enfance et ses traumatismes réveillés par une invitation à dîner.

Impossible de grandir, une œuvre semble-t-il d'inspiration autobiographique, dans laquelle l'auteure aborde la place des enfants illégitimes dans la société sénégalaise le « Domi djitlé ». La quête d'une identité à soi et la famille sont au cœur de l'histoire de Salie, la narratrice du roman. Enfant, elle a pris peur des tourments de la vie. Cette dernière va la forcer à revenir sur son passé, à revisiter son enfance pour comprendre l'origine de cette peur. Salie (re)convoque alors ses souvenirs, « la vie à Niodior, la difficulté d'être une enfant illégitime, d'endurer le rejet et la violence des adultes, les grands-parents maternels qui l'ont tant aimée... ». C'est ce que retient l'auteure dans la quatrième couverture de ce livre. Salie, la protagoniste de ce roman est bousculée par son « double », qui entreprend un voyage intérieur et revisite son passé : elle vivait à Niodior, ses grands-parents maternels étaient ses tuteurs tant aimés, sa difficulté résidait dans le fait d'être une enfant dite illégitime, son combat fut laborieux afin de tenir debout face au jugement des autres et l'impossibilité de faire confiance aux adultes. À partir de souvenirs personnels, intimes, Fatou Diome nous relate, tantôt avec rage, tantôt avec douceur, l'histoire d'une enfant qui a

Une Afrique entre rupture et continuité : de l'enfance à l'âge adulte

Kahina Bouanane-Nouar

Impossible de grandir

de Fatou Diome

Flammarion, Paris, 2013, 406 pages, 21 euros

ISBN : 9782081290297

grandi trop vite et peine à s'ajuster au monde des adultes. Mais n'est-ce pas en apprivoisant ses vieux démons qu'on s'en libère ?

Devenu adulte, « l'enfant qu'on était, est toujours en nous, la peur demeure, les violences physiques, la maltraitance », confie l'auteure Fatou Diome¹, qui après avoir porté la voix des femmes d'émigrés vivant dans la solitude, se fait, aujourd'hui, le porte-voix des enfants illégitimes, objet d'abus et de maltraitance au sein même de la famille. « Quand tu travailles dans ta propre famille, tu n'es pas payé, c'est de l'esclavage domestique (...), tu ne fais que subir, tu grandis avec des révoltes », dénonce l'auteure de *Impossible de grandir*². « Oser se retourner et faire face aux loups ». Un dialogue va se nouer entre la narratrice, qui a enfoui ses secrets d'enfance au plus profond d'elle-même pour mener une vie qu'elle juge adulte, et la petite enfant, qui est son double, l'amène à voir clair en elle-même, à exhumer ses terreurs et ses souffrances premières de fillette née hors mariage et rejetée par tous dans



son village natal de l'île de Niodior, hormis ses grands-parents, aimants et protecteurs, qui lui ont appris la fierté et la confiance en la vie. Salie, l'enfant-adulte, refuse de voir son passé en face et fait une sorte d'auto-analyse, autant les souvenirs de l'enfance africaine sont émouvants : le lecteur est partagé par cette dialectique entre l'âge prétendu adulte et l'enfance insurmontable. La narratrice narre, à la manière d'un tambour qui nous rappelle le roman de Günter Grass *Le Tambour*³ (adapté au cinéma) et évoquant le dramatique monde des adultes vécu par le regard d'un enfant de trois ans. Oscar, attardé physique et un malade mental, s'il n'entend pas des voix, il se prend cependant pour Adolf et Jésus. Ce détour permet de considérer les horreurs de la guerre sans compassion ni sens moral dans un changement caricatural. Au dernier chapitre, il s'agit du trentième anniversaire du personnage Oscar ; on voudrait faire comprendre à ce dernier qu'il a atteint l'âge où il convient de s'établir, de se saisir du rôle de l'adulte. En vain, bien sûr : abrité à l'asile et protégé par l'infirmier Bruno, il a entrepris le récit de sa vie.

Nous, lecteurs, traversons la même tonalité du Tambour avec Salie de Fatou Diome. La narratrice, elle aussi, tout

comme Oscar n'a pas connu l'amour de son père et de sa mère. Elle va devoir (re)trouver ses démons et aussi les comprendre pour grandir. La grand-mère disait « arrête de convoquer des fantômes ! ». « Je veux seulement marcher », dit la chanson qui hante ce roman. Il s'agit de ce combat éternel entre l'adulte et la petite qui aide à rester debout afin de continuer sa route pour simplement vivre !

Ce nouveau roman permet de mieux connaître l'auteure Fatou Diome, qui écrit souvent la nuit comme la narratrice Salie. Les souvenirs de son enfance sénégalaise s'invitent à travers la petite fille. Entre un présent en construction et un passé paralysant, Salie se sert de son vécu et rembobine le film de sa vie pour combattre ses démons, mais aussi se montrer sans sa carapace, tout comme Oscar, qui sent en lui un changement : il abandonne son tambour dans la tombe et se remet à grandir... jusqu'à atteindre 1,23m. Cependant, peu importe puisque les bombardements ont eu raison des vitres par millions. Bientôt, c'est l'évacuation vers l'Ouest des Allemands : Oscar ne reverra plus sa grand-mère Anna. Salie, la protagoniste de *Impossible de grandir*, est plongée dans un désarroi : « Dès que je pensais à l'invitation, mon cœur s'emballait à me fendre les flancs ». Salie, qui n'aime pas aller chez les autres, va évoquer avec sensibilité des moments de son enfance qui ont construit la femme adulte qu'elle est devenue, avec ses failles, ses peurs et ses tourments. Elle délivre et relate sans détours le quotidien des enfants illégitimes du Sénégal, rejetés par leur mère, exploités par leur famille, mal considérés par la population locale, dénigrés de tous. Enfant du péché, fille du diable (« domi-haram, fille de Sheitan »), Salie est élevée par ses

grands-parents, mais ignorée par sa mère et harcelée par son oncle et sa tante. Une petite fille, en mal de repères, qui se construit sur le désamour et l'humiliation, devient adulte sans pouvoir se défaire de ses souffrances intimes ni du traumatisme : « Papa, maman et les enfants, en famille, je n'avais jamais su ce que cela voulait dire concrètement ». De même qu'Oscar, Salie a eu une enfance confisquée et une mise à l'écart qui ne lui permettent pas, adulte, de se sentir libérée et rassurée. Elle vit encore dans la peur de ses actes et cette analyse, à travers la voix de cette petite fille, va progressivement lui permettre de « grandir ». Un duel conflictuel entre l'adulte-enfant qui oscille, se renforce puis s'atténue au fil

des pages, à mesure que la narratrice se retourne sur son passé, « fait face aux loups » et accepte enfin « cette petite avec sa mémoire névralgique ». Salie, peu à peu, se (re)construit et peut alors devenir adulte et une brillante écrivaine. Par l'écriture, l'auteure panse ses plaies, exerce sa propre thérapie, l'amour de sa grand-mère fut et est sa protection. « La Petite, son monde avait un visage : celui de sa grand-mère. Son monde avait une musique rassurante : la voix de sa grand-mère. Pour résister aux vagues de la vie, elle avait un rocher auquel s'accrocher : sa grand-mère. La Petite, son ciel devenait sombre sans le sourire éclatant de sa grand-mère. La Petite n'avait qu'une boussole, le regard avisé de sa grand-mère. »

Notes

1. Fatou Diome est née en 1968 sur la petite île de Niodior, dans le Delta du Saloum, au sud-ouest du Sénégal. Dans ses romans, elle met en scène des femmes, mères et épouses de clandestins, dans un village insulaire du Sénégal.
2. Émigration, polygamie, absence... L'auteure franco-sénégalaise revient sur les thèmes abordés dans son quatrième roman. *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) aborde le thème de l'émigration, l'auteure y narre la quête d'autonomie d'une fille et les illusions de son petit frère qui, lui, rêvait de réussite dans un supposé eldorado européen. Elle est l'auteure de *Kétala* (2006) et *Inassouvies, nos vies* (2008), elle semble explorer l'envers de cette quête de liberté. Ce sont des romans sur l'envie de s'en sortir dignement, malgré les manques, les carences, les frustrations, l'angoisse. Elle a aussi écrit, *Celles qui attendent* (2010) et *Mauve*, (2010).
3. Günter Grass, *Le Tambour*, traduit de l'allemand par Jean Amsler, Paris, éditions du Seuil, 1961, 525 pages.



L'idée d'Elisabeth Leuvrey de filmer *la traversée* de la Méditerranée en bateau par des immigré(e)s-émigré(e)s algériens partant ou retournant « chez eux » nous plonge au fond de la logique paradoxale de l'immigration-émigration, de l'identité et de l'altérité qui traverse toute l'œuvre sociologique d'Abdelmalek Sayad auquel Elisabeth Leuvrey rend un bel hommage en lui dédiant ce film. Et ce n'est pas le seul mérite de ce travail duquel émerge finalement l'ensemble du modèle théorique de Pierre Bourdieu sur la logique pratique et mythique de la pensée kabyle qu'il aimait considérer comme le réservoir de toute la pensée méditerranéenne. Il ne s'agit pas de croiser (par une sorte d'intégrisme théorique et ethnologique) la charrue et le bateau ou la terre et la mer, ni de superposer le modèle de la maison kabyle sur celui du navire. Il est plutôt question de traiter la mer comme un seuil, le limen qui « fournit, selon P. Bourdieu, le modèle pratique de tous les rites de passage et vise à réunir ce que la nature a séparé et à séparer ce que la nature a réuni, le lieu où le monde se renverse et s'inverse », où il « pivote », pour reprendre l'expression d'Arnold Van Gennep.

La traversée qui marque le premier jour du départ et/ou d'arrivée peut être en effet considérée comme le moment et le lieu où l'immigré(e)-émigré(e) bascule. Il passe d'un monde à l'autre, de la France à l'Algérie, du pays d'immigration à celui de l'émigration, de l'autre à soi-même, bref, d'un état à un autre (dans le sens politique et psychique du terme). Il est ainsi comparable à tous les autres êtres en situations de vulnérabilité passant d'une condition à une autre, tels le nouveau-né, la/le jeune marié(e), l'enfant récemment circoncis ou encore la femme enceinte. Comme lui, ils font l'objet d'une surveillance rapprochée et accrue destinée à les protéger du mauvais œil et de la sorcellerie (*ihechculen*). D'ailleurs il en est ainsi pour toutes les autres pratiques et activités sociales d'ouvertures et de commencement : le premier jour de labour ou celui du printemps, la première moisson, la première coiffure, la première sortie au marché, etc. L'un des passagers

À travers la traversée

Kamel Chachoua

La Traversée

Un film d'Elisabeth Leuvrey

Les écrans documentaires – Arcueil,

72 minutes – 4/3 – 5.1 – DCP – visa n°132.975. Synopsis.

Prix découverte - SCAM-Nomination - Prix Albert Londres

FID - Marseille - Cinéma du réel - Paris

Rencontres cinématographiques - Bejaïa

Sortie nationale le 17 avril 2013

du bateau exprime parfaitement cette situation inaugurale. Parlant de ce jour particulier du départ, en vue de sa première traversée, il dit : « C'est comme le premier jour de naissance », et ajoute : « comme si j'allais mourir et partir au paradis ».

Dans ce film, la traversée n'apparaît pas seulement comme la somme des moments, des choses dites ou faites par chacun des passagers durant l'intervalle qui sépare le départ de l'arrivée. Elisabeth Leuvrey donne à voir un véritable rituel auquel se livre, chaque année, par air ou par mer, tous les deux ans à tout le moins, chaque émigré(e)-immigré(e); du moins tous ceux qui ne veulent pas passer au statut de poltron, *Amjah*, l'émigré qui a été mangé, emporté par les délices de l'immigration (ie. les femmes et l'alcool). C'est ce rituel de la traversée qui permet, voire enjoint à tous ces hommes et ces femmes de devenir ce qu'ils sont, c'est-à-dire des immigrés-émigrés jouant, assumant et incarnant corps et âme ce double rôle, réalisant ainsi cette fiction sociale qu'est « la double absence » ou la « double présence ». Tout se passe en effet comme si la traversée avait pour fonction, entre autres, de préparer en la dissimulant, la collision inévitable entre ici et là-bas, entre le départ et l'arrivée, entre la présence et l'absence, entre soi-même et les autres, entre l'immigré et l'émigré.

Une confrontation impensable il y a quelques décennies quand l'émigration était essentiellement masculine et

individuelle, entièrement connectée au monde et à l'ordre social, moral et agraire local. À cette époque, l'émigration faisait l'objet de plusieurs rituels qui sont d'ailleurs, tous et toujours, l'œuvre des femmes, de la mère et de l'épouse notamment. Car, pour le système qui organisait la société kabyle d'antan, le départ comme le retour de l'émigré étaient, tous les deux, indissociables de tous les autres événements de l'existence de l'homme comme les funérailles, les labours, la moisson, la circoncision ou le mariage. L'émigré partait à la fin de l'automne, après les labours, et retournait au moment de l'été quand la récolte est à point, au moment des moissons. De fait, le séjour en France correspondait exactement au temps et à la logique de la circulation circulaire du sens humain et social qui va de la fécondation à l'accouchement, de la semence à la germination, de l'hiver à l'été, de l'ouest à l'est, du couchant au levant. C'est ce à quoi nous renvoie le sens des mots *el-gharb*, qui signifie l'Ouest ou l'Occident et *aghrib* (plur. *ighriben*) qui désigne l'étranger ou l'émigré.

À l'époque, le départ avait toujours lieu à l'aurore (*leffer*), « avant que le jour ouvre son œil » afin de dissimuler le moment de séparation aux enfants et aux autres parents proches qui pouvaient, par devoir de solidarité, déclencher des cris de lamentations comme lors de la

sortie du mort. Aussi, le jour même du départ, on ne balaye pas la maison et le soir, au moment du dîner, on pose « la cuillère de l'absent » dans le plat collectif (*tarbunt*) comme s'il était là, trois jours durant. Tout le lexique utilisé pour évoquer la traversée et l'émigré est soigneusement choisi de sorte qu'il ne traduit pas la violence de la séparation. On ne dit pas de l'homme qu'il est parti mais qu'il a traversé (*yezgar*). On ne dit pas qu'il est en France mais outre-mer ou de l'autre côté (*agummadhakin*).

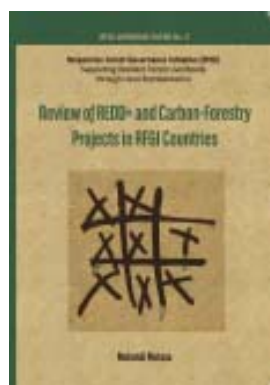
Le retour de l'émigré à la maison donnait également lieu aux mêmes rituels que ceux que la tradition réserve aux nouveaux nés, aux enfants récemment circoncis ou à la nouvelle mariée (*tislit*). On lance sur l'émigré comme sur la mariée lorsqu'il (elle) franchit le seuil de la maison des youyous et un tamis remplis de noix, d'œufs, de dattes, puis on l'assoit au centre de la maison, où les proches parents (cousins, voisins) et toutes les mères d'autres émigrés du village accourent pour « le voir », comme elles vont, au lendemain des noces, donner « le droit de vue » (*timezrit*) à la nouvelle mariée.

Le cycle annuel de l'émigration et de la traversée trouve ainsi sa cohérence dans tout l'ordre social agraire : la période d'absence coïncide parfaitement avec celle où la nature travaille et accomplit son œuvre de germination qui commence vers la fin de l'automne (mi-novembre), une période de production, sombre et courte où il faut juste assister la nature en travail, la regarder et la surveiller (c'est la période où la terre ensemencée enfle et le ventre de la femme enceinte gonfle) et qui prend fin au début de l'été (début mai) quand la moisson arrive et les jours sont longs et plus lumineux. Le temps de l'immigration est en effet celui où l'émigré « disparaît », comme le grain qui s'enfouit dans la terre ou un mort dans la tombe (sachant que dans la logique mythique toute mort est résurrection), comme le jour (le soleil) qui se lève et se couche, comme l'année qui s'ouvre et se ferme ou le champ qui se vide et se remplit... comme une hirondelle qui va et qui revient pour reprendre le refrain du vénérable chanteur de l'exil kabyle en France, Slimane Azem.

RFGI WORKING PAPERS



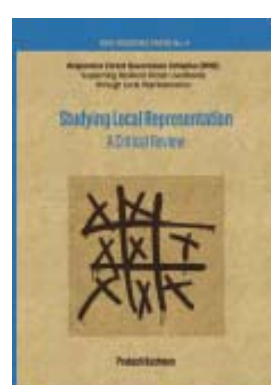
No. 1: *The Effects of REDD+ on Forest People in Africa: Access, Distribution, and Participation in Governance*
by Emily Anderson and Hisham Zerriffi
ISBN: 978-2-86978-592-2
Pages: 92



No. 2: *Review of REDD+ and Carbon-Forestry Projects in RFGI Countries*
by Mukundi Mutasa
ISBN: 978-2-86978-591-5
Pages: 88



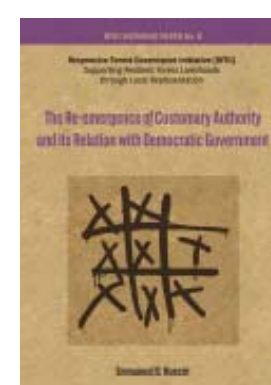
No. 3: *Social Protection in REDD+ Initiatives: A Review*
by Rebecca L. Rutt
ISBN: 978-2-86978-593-9
Pages: 116



No. 4: *Studying Local Representation: A Critical Review*
by Prakash Kashwan
ISBN: 978-2-86978-594-6
Pages: 76

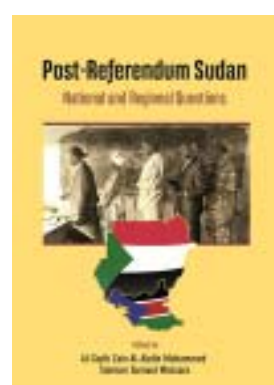


No. 5 : *Choix, Reconnaissance et Effets de la décentralisation sur la démocratie*
par Jesse C. Ribot
ISBN : 978-2-86978-595-3
Pages: 60



No. 6: *The re-emergence of customary authority and its relation with democratic government*
by Emmanuel O. Nuesiri
ISBN: 978-2-86978-596-0
Pages: 72

The Responsive Forest Governance Initiative (RFGI) is a research and training program, focusing on environmental governance in Africa. It is jointly managed by the Council for the Development of Social Sciences Research in Africa (CODESRIA), the International Union for the Conservation of Nature (IUCN) and the University of Illinois at Urbana Champaign (UIUC). Natural resources, especially forests, are very important since they provide local governments and local people with needed revenue, wealth, and subsistence. Responsive local governments can provide forest resource-dependent populations the flexibility they need to manage, adapt to and remain resilient in their changing environment. RFGI aims to enhance and help institutionalize widespread responsive and accountable local governance processes that reduce vulnerability, enhance local wellbeing, and improve forest management with a special focus on developing safeguards and guidelines to ensure fair and equitable implementation of the Reduced Emissions from Deforestation and Forest Degradation (REDD+) and climate-adaptation interventions.



Post-Referendum Sudan: National and Regional Questions

Edited by Al-Tayib Zain Al-Abdin Mohammed and Samson Samuel Wassara

The fate of Sudan, by then the largest country in Africa, was clearly decided when results of the referendum vote were announced in February 2011. Policy makers, scholars and the international community began to grapple with critical issues that might arise after the independence of Southern Sudan. Particularly, this book sought to examine and analyse future relations between the two countries that emerged as consequence of the referendum result in 2011 and how their neighbours would be affected by complex relationships once Southern Sudan declared independence. Frameworks for analysis are drawn mostly from economic, political, social and peace analysis. Studies draw on historical, cultural, economic and geopolitical contexts. The book sheds light on potential explosive issues that, if badly managed, would escalate into violence and would destabilise the countries having common borders with Sudan. The studies that scholars have contributed to this book are the way forward for helping the two Sudans to cope with the results of the 2011 referendum vote.

ISBN: 978-2-86978-588-5
Pages: 228



The Place of Work in African Childhoods / La place du travail chez les enfants

Edited by / Sous la direction de Michael Bourdillon & Georges Mulumbwa

This volume is about how work enters and affects the lives of children and young people in Africa, taking for granted neither the traditional values surrounding children's work, nor international standards against it. The discussions focus on empirical observations of the lives of African children, the work they do, its place in their lives, and what the children say about it. Many African societies run their affairs on the ingrained notion that children must work as part of their process of growing up. Children, thus, participate in their families and communities through the work they do in the house, in the fields, in crafts – in whatever their families do. Their work is perceived as part of their education in the broadest sense. Such views are, however, antithetical to the dominant views in Europe and North America which see childhood as a time of learning and play; a time of freedom from responsibility and economic activity.

ISBN: 978-2-86978-597-7
Pages: 252

For orders / Pour les commandes

Africa

CODESRIA Publications
Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org

Mosuro/The Booksellers Ltd.
HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 / 8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Editions Cle
Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 / 99 58 06 39

African Books Collective
PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com

Librairie CLAIRAFRIQUE
(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel: +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax :+221 33 864 58 54

Librairie Kalila Wa Dimna
344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél. 00 212 5 37 723106 – Fax. 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

University Bookshop Makerere
P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442 fax +256-414-534973
Mobile +256-772-927256